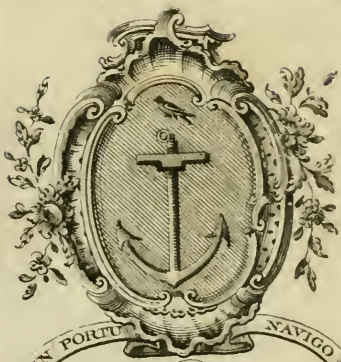

Geo. Dutens,
Coll. Reg. Cantab. Soc.

N° 5512

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/r1762mileoude02rous

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipſaque nos in rectum genitos Natura, ſi emendari velimus, juvat.
Sen: de irâ. L. II. c. 13.

TOME TROISIEME.

A FRANCFORT.

M. DCC. LXII.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

Suite du Livre quatriéme.

“ IL y a trente ans que dans une
“ ville d'Italie, un jeune homme
“ expatrié se voyoit réduit à la
“ derniere misere. Il étoit né
“ Calviniste ; mais par les suites
“ d'une étourderie, se trouvant
“ fugitif, en pays étranger, sans
“ ressource, il changea de religion pour avoir du
“ pain. Il y avoit dans cette ville un hospice
“ pour les Prosélites, il y fut admis. En l'inf-
“ truisant sur la controverse, on lui donna des
“ doutes qu'il n'avoit pas, & on lui apprit le mal
“ qu'il ignoroit : il entendit des dogmes nou-
“ veaux, il vit des mœurs encore plus nouvelles ;
“ il les vit, & faillit en être la victime. Il voulut
“ fuir, on l'enferma ; il se plaignit, on le punit
“ de ses plaintes ; à la merci de ses tirans, il se vit
“ traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder
“ au crime. Que ceux qui savent combien la
“ premiere épreuve de la violence & de l'injustice
“ irrite un jeune cœur sans experience, se figurent

« l'état du ſien. Des larmes de rage couloient « de ſes yeux, l'indignation l'étouffoit. Il « imploroit le ciel & les hommes, il ſe confioit à « tout le monde, & n'étoit écouté de perſonne. « Il ne voyoit que de vils domeſtiques ſoumis à l'in- « fâme qui l'outrageoit, ou des complices du « même crime, qui ſe railloient de ſa réſiſtance « & l'excitoient à les imiter. Il étoit perdu « ſans un honnête Eccléſiaſtique qui vint à « l'hoſpice pour quelque affaire, & qu'il trouva « le moyen de conſulter en ſecret. L'Eccléſiaſtique étoit pauvre, & avoit beſoin de tout « le monde ; mais l'opprimé avoit encore plus « beſoin de lui, & il n'héſita pas à favoriſer ſon « évaſion, au riſque de ſe faire un dangereux « ennemi.

« Echappé au vice pour rentrer dans l'indi- « gence, le jeune homme luttoit ſans ſuccès con- « tre ſa deſtinée ; un moment il ſe crut au-deſſus « d'elle. A la premiere lueur de fortune, ſes maux « & ſon protecteur furent oubliés. Il fut bientôt « puni de cette ingratitude, toutes ſes eſperances « s'évanouirent : ſa jeuneſſe avoit beau le favo- « riſer, ſes idées romaneſques gâtoient tout. « N'ayant ni aſſez de talent, ni aſſez d'adreſſe « pour ſe faire un chemin facile ; ne ſachant être « ni moderé, ni méchant, il prétendit à tant de « choſes qu'il ne ſut parvenir à rien. Retombé « dans ſa premiere détreſſe, ſans pain, ſans aſyle, « prêt à mourir de faim, il ſe reſſouvint de ſon « bienfaiteur.

« Il y retourne, il le trouve, il en eſt bien reçu ; « ſa vue rappelle à l'Eccléſiaſtique une bonne « action qu'il avoit faite ; un tel ſouvenir réjouit « toujours l'ame. Cet homme étoit naturelle- « ment humain, compatiſſant ; il ſentoit les

« peines

" peines d'autrui par les ſiennes, & le bien-être " n'avoit point endurci ſon cœur ; enfin les leçons " de la ſageſſe & une vertu éclairée avoient af- " fermi ſon bon naturel. Il accueille le jeune " homme, lui cherche un gîte, l'y recommande ; " il partage avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffi- " ſant pour deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le " conſole, il lui apprend l'art difficile de ſup- " porter patiemment l'adverſité. Gens à préju- " gés, eſt-ce d'un Prêtre, eſt-ce en Italie que " vous euſſiez eſperé tout cela ?

" Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un pauvre " Vicaire Savoyard, qu'une aventure de jeuneſſe " avoit mis mal avec ſon Evêque, & qui avoit " paſſé les monts pour chercher les reſſources " qui lui manquoient dans ſon pays. Il n'étoit " ni ſans eſprit, ni ſans lettres ; & avec une " figure intereſſante, il avoit trouvé des pro- " tecteurs qui le placerent chez un Miniſtre pour " élever ſon fils. Il préferoit la pauvreté à la " dependance, & il ignoroit comment il faut ſe " conduire chez le Grands. Il ne reſta pas long- " tems chez celui-ci ; en le quittant il ne perdit " point ſon eſtime ; & comme il vivoit ſagement " & ſe faiſoit aimer de tout le monde, il ſe flattoit " de rentrer en grace auprès de ſon Evêque, & " d'en obtenir quelque petite Cure dans les " montagnes, pour y paſſer le reſte de ſes jours. " Tel étoit le dernier terme de ſon ambition.

" Un penchant naturel l'intereſſoit au jeune " fugitif, & le lui fit examiner avec ſoin. Il vit " que la mauvaiſe fortune avoit déjà flétri ſon " cœur, que l'opprobre & le mépris avoient abattu " ſon courage, & que ſa fierté, changée en dépit " amer, ne lui montroit dans l'injuſtice & la

« dureté des hommes, que le vice de leur nature &
« la chimere de la vertu. Il avoit vu que la religion
« ne ſert que de maſque à l'interêt, & le culte ſacré
« de ſauve-garde à l'hypocriſie : il avoit vu dans
« la ſubtilité des vaines diſputes, le Paradis &
« l'Enfer mis pour prix à des jeux de mots ; il avoit
« vu la ſublime & primitive idée de la Divi-
« nité défigurée par les fantaſques imaginations
« des hommes ; & trouvant que pour croire en
« Dieu il falloit renoncer au jugement qu'on avoit
« reçu de lui, il prit dans le même dédain nos
« ridicules rêveries, & l'objet auquel nous les
« appliquons ; ſans rien ſavoir de ce qui eſt, ſans
« rien imaginer ſur la géneration des choſes, il ſe
« plongea dans ſa ſtupide ignorance, avec un
« profond mépris pour tous ceux qui penſoient en
« ſavoir plus que lui.

« L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des
« devoirs de l'homme. Ce progrés étoit déjà plus
« d'à moitié fait dans le cœur du libertin. Ce
« n'étoit pas pourtant un enfant mal né ; mais
« l'incrédulité, la miſere, étouffant peu-à-peu le
« naturel, l'entraînoient rapidement à ſa perte,
« & ne lui préparoient que les mœurs d'un gueux
« & la morale d'un athée.

« Le mal, preſque inévitable, n'étoit pas abſo-
« lument conſommé. Le jeune homme avoit des
« connoiſſances, & ſon éducation n'avoit pas été
« négligée. Il étoit dans cet âge heureux, où le ſang
« en fermentation commence d'échauffer l'ame
« ſans l'aſſervir aux fureurs des ſens. La ſienne avoit
« encore tout ſon reſſort. Une honte native, un
« charactere timide ſuppléoient à la gêne, &
« prolongeoient, pour lui, cette époque dans la-
« quelle vous maintenez votre éleve avec tant de
« ſoins.

" ſoins. L'exemple odieux d'une dépravation
" brutale & d'un vice ſans charme, loin d'animer
" ſon imagination, l'avoit amortie. Long-tems
" le dégoût lui tint lieu de vertu pour conſerver
" ſon innocence ; elle ne devoit ſuccomber qu'à
" de plus douces ſéductions.

" L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſſources.
" Les difficultés ne le rebuterent point ; il ſe
" complaiſoit dans ſon ouvrage, il réſolut de
" l'achever, & de rendre a la vertu la victime
" qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y prit de
" loin pour exécuter ſon projet ; la beauté du
" motif animoit ſon courage, & lui inſpiroit des
" moyens dignes de ſon zele. Quel que fût le
" ſuccés, il étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon
" tems : on réuſſit toujours quand on ne veut
" que bien faire.

" Il commença par gagner la confiance du
" Proſélite en ne lui vendant point ſes bienfaits,
" en ne ſe rendant point importun, en ne lui
" faiſant point de ſermons, en ſe mettant tou-
" jours à ſa portée, en ſe faiſant petit pour
" s'égaler à lui. C'étoit, ce me ſemble, un
" ſpectacle aſſez touchant, de voir un homme
" grave devenir le comarade d'un poliſſon, & la
" vertu ſe prêter au ton de la licence, pour en
" triompher plus ſûrement. Quand l'étourdi venoit
" lui faire ſes folles confidences & s'épancher avec
" lui, le Prêtre l'écoutoit, le mettoit à ſon aiſe ;
" ſans approuver le mal il s'intereſſoit à tout.
" Jamais une indiſcrette cenſure ne venoit arrêter
" ſon bâbil & reſſerrer ſon cœur. Le plaiſir avec
" lequel il ſe croyoit écouté, augmentoit celui
" qu'il prenoit à tout dire. Ainſi ſe fit ſa con-

" feſſion générale, ſans qu'il ſongeât à rien con-
" feſſer.

" Après avoir bien étudié ſes ſentimens & ſon
" caractere, le Prêtre vit clairement que, ſans
" être ignorant pour ſon âge, il avoit oublié tout
" ce qu'il lui importoit de ſavoir, & que l'oppro-
" bre où l'avoit réduit la fortune, étouffoit en
" lui tout vrai ſentiment du bien & du mal. Il
" eſt un degré d'abrutiſſement qui ôte la vie à
" l'ame ; & la voix interieure ne fait point ſe
" faire entendre à celui qui ne ſonge qu'à ſe
" nourrir. Pour garantir le jeune infortuné de
" cette mort morale dont il étoit ſi près, il com-
" mença par réveiller en lui l'amour-propre &
" l'eſtime de ſoi-même. Il lui montroit un avenir
" plus heureux dans le bon emploi de ſes talens ;
" il ranimoit dans ſon cœur une ardeur génereuſe,
" par le récit de belles actions d'autrui ; en lui
" faiſant admirer ceux qui les avoient faites, il lui
" rendoit le deſir d'en faire de ſemblables. Pour
" le détacher inſenſiblement de ſa vie oiſive &
" vagabonde, il lui faiſoit faire des extraits de
" livres choiſis ; & feignant d'avoir beſoin de ces
" extraits, il nourriſſoit en lui le noble ſentiment
" de la reconnoiſſance. Il l'inſtruiſoit indirecte-
" ment par ces livres ; il lui faiſoit reprendre
" aſſez bonne opinion de lui-même pour ne pas
" ſe croire un être inutile à tout bien, & pour ne
" vouloir plus ſe rendre mépriſable à ſes propres
" yeux.

" Une bagatelle fera juger de l'art qu'employoit
" cet homme bienfaiſant pour élever inſenſible-
" ment le cœur de ſon diſciple au-deſſus de la
" baſſeſſe, ſans paroître ſonger à ſon inſtruction.
" L'Eccléſiaſtique avoit une probité ſi bien re-
connue

" connue & un discernement si sûr, que plusieurs " personnes aimoient mieux faire passer leurs " aumônes par ses mains, que par celles des riches " Curés des villes. Un jour qu'on lui avoit " donné quelqu'argent à distribuer aux pauvres, " le jeune homme eut, à ce titre, la lâcheté de " lui en demander. Non, dit-il, nous sommes " freres, vous m'appartenez, & je ne dois pas " toucher à ce dépôt pour mon usage. Ensuite " il lui donna de son propre argent autant qu'il en " avoit demandé. Des leçons de cette espece sont " rarement perdues dans le cœur des jeunes gens " qui ne sont pas tout-à-fait corrompus.

" Je me lasse de parler en tierce personne, & " c'est un soin fort superflu; car vous sentez bien, " cher concitoyen, que ce malheureux fugitif c'est " moi-même; je me crois assez loin des désor- " dres de ma jeunesse pour oser les avouer; & la " main qui m'en tira merite bien, qu'aux dépens " d'un peu de honte, je rende, au moins, quelque " honeur à ses bienfaits.

" Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir, " dans la vie privée de mon digne maître, la vertu " sans hypocrisie, l'humanité sans foiblesse, des " discours toujours droits & simples, & une con- " duite toujours conforme à ces discours. Je ne " le voyois point s'inquiéter si ceux qu'il aidoit " alloient à Vêpres; s'ils se confessoient souvent; " s'ils jeûnoient les jours prescrits; s'ils faisoient " maigre: ni leur imposer d'autres conditions " semblables, sans lesquelles, dût-on mourir de " misere, on n'a nulle assistance à esperer des " dévots.

" Encouragé par ces observations, loin d'étaler " moi-même à ses yeux le zele affecté d'un

" nouveau converti, je ne lui cachois point trop " mes manieres de penſer, & ne l'en voyois pas " plus ſcandaliſé. Quelquefois j'aurois pû me " dire ; il me paſſe mon indifference pour le " culte que j'ai embraſſé, en faveur de celle " qu'il me voit auſſi pour le culte dans lequel " je ſuis né ; il ſait que mon dédain n'eſt " plus une affaire de parti. Mais que devois-" je penſer, quand je l'entendois quelquefois " approuver des dogmes contraires à ceux de " l'Égliſe Romaine, & paroître eſtimer médio-" crement toutes ſes cérémonies ? Je l'aurois cru " proteſtant déguiſé, ſi je l'avois vu moins fidele " à ces mêmes uſages dont il ſembloit faire aſſez " peu de cas ; mais ſachant qu'il s'acquittoit ſans " témoin de ſes devoirs de Prêtre auſſi ponctuelle-" ment que ſous les yeux du public, je ne ſavois " plus que juger de ces contradictions. Au défaut " près, qui jadis avoit attiré ſa diſgrace, & dont " il n'étoit pas trop bien corrigé, ſa vie étoit " exemplaire, ſes mœurs étoient irréprochables, ſes " diſcours honnêtes & judicieux. En vivant " avec lui dans la plus grande intimité, j'appre-" nois à le reſpecter chaque jour davantage ; & " tant de bontés m'ayant tout-à-fait gagné le cœur, " j'attendois avec une curieuſe inquiétude le mo-" ment d'apprendre ſur quel principe il fondoit " l'uniformité d'une vie auſſi ſinguliere.

" Ce moment ne vint pas ſi-tôt. Avant de " s'ouvrir à ſon diſciple, il s'efforça de faire ger-" mer les ſemences de raiſon & de bonté qu'il " jettoit dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en moi " de plus difficile à détruire étoit une orgueilleuſe " miſantropie, une certaine aigreur contre les " riches & les heureux du monde, comme s'ils

" l'euſſent

" l'euſſent été à mes dépens, & que leur prétendu
" bonheur eût éte uſurpé ſur le mien. La folle
" vanité de la jeuneſſe qui regimbe contre l'hu-
" miliation, ne me donnoit que trop de pen-
" chant à cette humeur colere ; & l'amour-
" propre que mon Mentor tâchoit de réveiller en
" moi, me portant à la fierté, rendoit les hommes
" encore plus vils à mes yeux, & ne faiſoit qu'a-
" jouter, pour eux, le mépris à la haine.

" Sans combattre directement cet orgueil, il
" l'empêcha de ſe tourner en dureté d'ame, &
" ſans m'ôter l'eſtime de moi-même, il la rendit
" moins dédaigneuſe pour mon prochain. En
" écartant toujours la vaine apparence & me mon-
" trant les maux réels qu'elle couvre, il m'ap-
" prenoit à déplorer les erreurs de mes ſemblables,
" à m'attendrir ſur leurs miſeres, & à les plaindre
" plus qu'à les envier. Emu de compaſſion ſur
" les foibleſſes humaines, par le profond ſentiment
" des ſiennes, il voyoit par-tout les hommes victi-
" mes de leurs propres vices & de ceux d'autrui ;
" il voyoit le pauvres gémir ſous le joug des
" riches, &. les riches ſous le joug des préjugés.
" Croyez-moi, diſoit-il, nos illuſions, loin de-
" nous cacher nos maux, les augmentent, en
" donnant un prix à ce qui n'en a point & nous
" rendant ſenſibles à mille fauſſes privations que
" nous ne ſentirions pas ſans elles. La paix de
" l'ame conſiſte, dans le mépris de tout ce qui
" peut la troubler ; l'homme qui fait le plus de
" cas de la vie, eſt celui qui ſait le moins en jouir,
" & celui qui aſpire le plus avidement au bonheur,
" eſt toujours le plus miſérable.

" Ah ! quels triſtes tableaux, m'écriois-je avec
" amertume ! s'il faut ſe refuſer à tout, que nous

" a donc servi de naître, & s'il faut mépriser le
" bonheur même, qui est-ce qui fait être heureux?
" C'est moi, répondit un jour le Prêtre, d'un
" ton dont je fus frappé. Heureux, vous! si peu
" fortuné, si pauvre, exilé, persécuté; vous êtes
" heureux! Et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon
" enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers.

" La-dessus il me fit entendre qu'après avoir
" reçu mes confessions, il vouloit me faire les sien-
" nes. J'épancherai dans votre sein, me dit-il en
" m'embrassant, tous les sentimens de mon cœur.
" Vous me verrez, si non tel que je suis, au
" moins tel que je me vois moi-même. Quand
" vous aurez reçu mon entiere profession de foi,
" quand vous connoîtrez bien l'état de mon ame,
" vous saurez pourquoi je m'estime heureux, &,
" si vous pensez comme moi, ce que vous avez
" à faire pour l'être. Mais ces aveux ne sont
" pas l'affaire d'un moment; il faut du tems
" pour vous exposer tout ce que je pense sur le
" sort de l'homme, & sur le vrai prix de la vie;
" prenons une heure un lieu commodes pour nous
" livrer paisiblement à cet entretien.

" Je marquai de l'empressement à l'entendre.
" Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plutard
" qu'au lendemain matin. On étoit en été; nous
" nous levâmes à la pointe du jour. Il me mena hors
" de la ville, sur une haute colline, au-dessous de la-
" quelle passoit le Pô, dont on voyoit le cours à tra-
" vers les fertiles rives qu'il baigne. Dans l'éloigne-
" ment, l'immense chaîne des Alpes couronnoit
" le païsage. Les rayons du soleil levant rasoient
" déjà les plaines, & projettant sur les champs par
" longues ombres les arbres, les côteaux, les mai-
" sons, enrichissoient de mille accidens de lumi-

" ere,

" ere, le plus beau tableau dont l'œil humain
" puiſſe être frappé. On eût dit que la Nature
" étaloit à nos yeux toute ſa magnificence, pour
" en offrir le texte à nos entretiens. Ce fut-là,
" qu'après avoir quelque tems contemplé ces objets
" en ſilence, l'homme de paix me parla ainſi.

PROFESSION DE FOI
Du Vicaire Savoyard.

MON enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni de profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la verité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le vôtre durant mon diſcours ; c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne foi ; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à crime ; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : ſi je penſe bien, la raiſon nous eſt commune, & nous avons le même interêt à l'écouter ; pourquoi ne penſeriez-vous pas comme moi ?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, veritable, utile, mais ce qu'il falloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe,

priſſe, je dis, ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon experience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens ; vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat ; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le marriage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner ; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit ; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il fallut expier le ſcandale ; arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont

ma

ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'experiences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues ; celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentîs peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette difference, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'etois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la verité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant & pénible ; il n'y a que l'interêt du vice ou la paresse de l'ame qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans bousole, & livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexperimenté qui méconnoît sa route, & qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois ; j'aime la verité, je la cherche & ne puis la reconnoître ; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle se derobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer ?

Quoique

Quoique j'aye ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la régle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi ? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain ; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant ; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions : je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres ; & ce point, commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire ; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne ; ils ne s'accordent que pour diſputer : les

les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports ; nous n'en connoissons ni les premieres loix, ni la cause finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine savons-nous si l'homme est un être simple ou composé ; des misteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils sont au-dessus de la région sensible ; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun se fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut savoir si la sienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule chose que nous ne savons point, est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'est pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que son auteur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour vouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, & ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philosophes seroient en état de découvrir la verité, qui d'entre eux prendroit interêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préferât le

le menſonge qu'il a trouvé à la verité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa glorie, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſenciel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intereſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis ; conſultons la lumiere interieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tout-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers dégrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment interieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit a differentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces differentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit auſſi

auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable ; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de materialiſme, de toute eſpece ; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration, avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'ame, à donner une baſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême ! Je me diſois ; les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préference ; mais quelle difference entres les preuves directes ! Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préferé, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres ?

Portant donc en moi l'amour de la verité pour toute philoſophie, & pour toute méthode une régle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprens, ſur cette régle, l'examen des connoiſſances qui m'intereſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincerité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement ; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les au-

res

tres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis je ? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens ? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere verité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence ; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations ; & quand

quand ces objets ne feroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur me ſens, je l'appelle matiere ; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des materialiſtes ne ſignifient rien pour moi : leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations ; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'eſt ſentir, comparer c'eſt juger : juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les objets s'offrent à moi ſéparés, iſolés, tels qu'ils ſont dans la Nature ; par la comparaiſon, je les remue, je les tranſporte, pour ainſi dire, je les poſe l'un ſur l'autre pour prononcer ſur leur difference ou ſur leur ſimilitude, & généralement ſur tous leurs rapports. Selon moi la faculté diſtinctive de l'être actif ou intelligent, eſt de pouvoir donner un ſens à ce mot *eſt*. Je cherche en vain, dans l'être purement ſenſitif, cette force intelligente qui ſuperpoſe & puis qui prononce ; je ne la ſaurois voir dans ſa nature. Cet être paſſif ſentira chaque objet ſéparément, ou même il ſentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un ſur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton

bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts *. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numeriques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion des mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les differences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont differentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs differences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'operation qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la verité des ſenſations qui ne montrent que les objects.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure, quand vous y aurez penſé ; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication ; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nos cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la verité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge,

juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la verité : ainſi ma régle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſûré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſencielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font appercevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos*, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſenciels ; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point ; & par cela même qu'elle eſt indifferente au repos & au mouvement, ſon état natural eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvement, ſavoir; mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif ; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en repos.

la cauſe motrice eſt étrangere au corps mû; & dans le ſecond elle eſt en lui même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité*.

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanés; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute evidence; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout

* Les Chimiſtes regardent le Flogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matiere ; matiere éparse & morte*, qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé ; puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement, & dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des loix constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même ; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la persuasion interieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essenciels avec la matiere, de quoi serai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'experience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroit inintelligible & contradictoire ? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe, car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontané, volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de veritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans

exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces miſteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des operations de natures ſi differentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation ; en peut-on dire autant du materialiſme ? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſenciel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſenciel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſenciel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule verité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte qelque veritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible; ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces differences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe

qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſi-tôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence : c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des operations d'un être actif & penſant : donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire ? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire ; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte ; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié ; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondence par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſais comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon ; mais je

vois

vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſur que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons le fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment interieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont peris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards ; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auſquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller verifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on,

la quantité des jets ; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaisons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organisation & la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir & penser dans son creuset*.

J'ai lu Nieuventit avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la sagesse de son Auteur ? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet ; & si-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abyme de l'esprit humain ; la barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il

* Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchimique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, & soutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de reverbere.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes géneraux, de termes emblêmatiques; quoiqu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des être intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir: mais ce même monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intereſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſuperieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une intelligence unique ; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui même ; cet Etre, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné ; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement ; plus j'y pense, plus je me confonds : je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même ; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu partout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi ; mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires ; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece ; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle ? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui ?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite ; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi ! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément

ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece ; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme ?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche ; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la Nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece, j'en considere les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avois observé ? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert regne entre les élemens, & les hommes sont dans le cahos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! O ! sagesse, où sont

tes

tes loix? ô! Providence, eſt-ce ainſi que tu regis le monde? Etre bienfaiſant qu'eſt devenu ton pouvoir? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois: non, l'homme n'eſt point un; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal: je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne-foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée; mais ſi ſe préferer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive,

primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela ; pour moi je n'ai beſoin, quoiqu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer ; & quand un Philoſophe viendra me dire, que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il aura beau m'embarraſſer dans ſes

* Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel ? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps agrégatifs ? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens ? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels ſont ces individus ? cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus ? eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable ? ſi chaque atome élémentaire eſt une être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le miſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos materialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter

ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché: le ſourd voit frémir la corde; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi: montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, réplique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix interieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion: quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment: l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas

---

rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent?

pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être materiel n'est actif par lui-même, & moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent & qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse ; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une, & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou derivé de celui-là ; il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est

son

ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au-delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe anterieure, & il n'y a point de veritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel animé d'une ſubſtance immaterielle ; c'eſt mon troiſiéme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux ; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait

fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. La mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré quelle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la mortalité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même ; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même ? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pourvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi !

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe derange, & un avertiſſement d'y pourvoir ?

voir? La mort... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable: dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déreglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien *. Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures ; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame ; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſiderer l'état préſent des choſes : le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée ! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur ; elle lui crie en gémiſſant : tu m'as trompé !

Je

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon parce qu'il eſt grand.

Je t'ai trompé, témeraire ! & qui te l'a dit ? Ton ame eſt-elle anéantie ? As-tu ceſſé d'exiſter ? O Brutus ! ô mon fils ! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant : ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O ! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immaterielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la verité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt trés-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver.

ver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures ſi differentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas ! je le ſens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature ? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier ; affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre ; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée ; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence ; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet, il faut que me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce

que

que j'ai fait ; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la felicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des verités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire ; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines ; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſperer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés ; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir ; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute ; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſ-

ſence

ſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même *.

Ne me demandez pas non plus ſi les tourmens des méchans ſeront éternels ; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans ? je prends peu d'interêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations ! êtes ſes miniſtres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſperités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes. De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles ? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans ? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres ; ils ne ſauroient vouloir que le bien ; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſerable ? voilà ce que j'a du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Etre clément & bon ! quels que ſoient tes décrets, je les adore ; ſi tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur, Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur, O Dieu ! fais-nous revivre !* Pſ. 115.

ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paîx nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne; qu'il ſoit heureux ainſi que moi; loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible; la ſuprême intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexpliquable eſt à

nos

nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir ; mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute ; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'éternité ? pourquoi me payer de mots ſans idée ? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout devoir finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible ; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent ; mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être ; toutes les verités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-méme : Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'orde qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux

yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Être des êtres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment interieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales verites qu'il m'importoit de connoître ; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles régles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces régles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens

être bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix interieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il etonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps * ; qui la ſuit, obéit à la Nature,

* La Philoſophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroît guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant ; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes ; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien ſait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer-là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit-là des taupes ? je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante, & la plus propre à me toucher ; poſture

ture, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! examinons, tout interêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur

---

ture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi ! mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, ſavoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité ? ſur quelles lumieres acquiſes eſperoit-il m'appaiſer en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion ? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe verifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir : qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé : alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intereſſez-vous ſur vos théatres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir; eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifferent, diſent-ils, hors notre interêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſerables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions heroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre interêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavereuſes, devenues inſenſibles, hors leur interêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelque acte de violence & d'injuſtice; à l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation

d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux milles ans; & cependant le même interêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me ſont à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être ſa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent; mais parce qu'ils ſont méchans. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant: ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus feroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par experience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tirannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle régne, & quel charme on trouve après l'avoir

écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint & se fuit ; il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la serénité du juste est interieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélerats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus mépriſables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe innéde juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes ; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'experience : & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus ; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſi-tôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice ? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord ſur ce ſeul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchiſe & de verité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bien-faiſant, généreux ; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré ?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon interêt; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon interêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'interêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes, où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur. Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos ſentimens naturels, car nous ſentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens; quoique toutes

toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des sentimens avant des idées. Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le desir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece; car à ne considerer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'est du système moral, formé par ce double rapport, à soi-même & à ses semblables, que naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoissance innée; mais si-tôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer: c'est ce sentiment qui est inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature, le principe immédiat de la conscience indépendant de la raison même; & quand cela seroit impossible, encore ne seroit-il pas nécessaire: car puisque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par-tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes

tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage interieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous ébloüiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans régle, & d'une raiſon ſans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie; nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus aſſuré dans ce dédale immenſe des opinions humaines. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte, il faut ſavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont

dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches de la froideur que je ſentois en moi ! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languiſſant & tiéde à l'amour de la verité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas ? Le bien moral n'eſt qu'une chimere ; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre ! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu ! S'il exiſtoit un homme aſſez miſerable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire ? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours ; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire ; on a

mille

mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur ; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain ; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir merité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'interêt commun, & par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumieres n'eussent éclairé mon cœur ; si la verité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner ? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être ? Qu'ils me donnent une raison claire & suffisante pour le préferer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots ; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens different. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a sentiment & intelligence. La difference est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon & se tient à la circonference. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, & par rapport à

tous

tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant ! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſperé. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice, qui me les impoſe & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien ? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt vûe, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis, l'Etre juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager ; les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus ſupportable. Ce ſeront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens & enchaînée à ce corps qui l'aſſervit & la gêne ? Je n'en ſais rien ; ſuis-je entré dans les décrets de Dieu ?

Dieu ? Mais je puis, ſans témerité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul interêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre géneral qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inalterable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abbaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords ! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voyent-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans

& foibles ; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas ; ſi nous voulions ſincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroît ennuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugemens & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons à rien ſa juſte valeur.

Il eſt un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pû tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon

être,

être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénétre toutes mes facultés de ſa divine eſſence ; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons, mais je ne le prie pas ; que lui demanderois-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire meriteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire ; n'être pas content de mon état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de verité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible : mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges ; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guerir. J'ai fait ce que j'ai pû pour atteindre à la verité ; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prestre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentimens que vous venez de m'expoſer, lui dis je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choſes près, le théiſme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt la doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être, au moins, auſſi ſincere, je veux conſulter

fulter avec moi. C'eſt le ſentiment interieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-tems impoſé ſilence, le rappeller n'eſt pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos diſcours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien conſulté, j'en demeure auſſi convaincu que vous, vous ſerez mon dernier apôtre, & je ſerai votre proſélyte juſqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'inſtruire ; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois ſavoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obſcurs, ſur leſquels je vais errant dès mon enfance, ſans pouvoir les concevoir ni les croire, & ſans ſavoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'acheverai de vous dire ce que je penſe ; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi : mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimément perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien different ; je n'y vois qu'embarras, miſtere, obſcurité ; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi*. Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon ; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile,

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au public.

difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la verité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle: il est bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette nécessité? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix interieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les avilissent; qu'aux misteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions absurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolerant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y

n'y vois que les crimes de hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc si important qu'il fallût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur ; & celui-là, quand il sincere, est toujours uniforme ; c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand interêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en verité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte exterieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand

Etre,

Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme ; pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles ; je voulois un culte excluſif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſiderois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur ; je demandois, *quelle eſt la bonne ?* Chacun me répondoit, c'eſt la mienne* ; chacun diſoit, moi ſeul & mes partiſans penſons

---

* *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous uſent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai ſans rien flatter ni déguiſer, il n'en eſt rien, elles ſont, quoiqu'on die, tenues par mains & moyens humains ; teſmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & ſont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on eſt de celle que le lieu auquel on eſt né & élevé tient : nous ſommes circoncis, baptiſés, Juifs, Mahometans, Chreſtiens, avant que nous ſachions que nous ſommes hommes, la Religion n'eſt pas de notre choix & élection ; teſmoin après la vie & les mœurs ſi mal accordantes avec la Religion ; teſmoin que par occaſions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de ſa Religion. Charron, de la ſageſſe. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la ſincere profeſſion de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort differente de celle du Vicaire Savoyard.

penſons juſte, tous les autres ſont dans l'erreur. *Et comment ſavez-vous que votre ſecte eſt la bonne!* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Paſteur qui le ſait bien. Mon Paſteur me dit d'ainſi croire, & ainſi je crois ; il m'aſſure que tous ceux qui diſent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, penſois-je, la verité n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? ſi la méthode de celui qui ſuit la bonne route & celle de celui qui s'égare eſt la même, quel merite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix eſt l'effet du hazard, le leur imputer eſt iniquité ; c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oſer dire que Dieu nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſtice.

Ou toutes les religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule veritable. Ces ſignes ſont de tous les tems & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tirans.

Cherchons-nous donc ſincerement la verité? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des peres & des paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon : autant m'en

m'en peut dire celui qui me trompe ; il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection de l'univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis auſſi le connoître, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la verité.

Apôtre de la verité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé ! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les atteſtent. Quoi ! toujours des témoignages humains ; toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois,

toutefois, examinons, comparons, verifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, j'en aurois-je servi de moins bon cœur?

Considerez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les piéces authentiques des piéces supposées; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié; pour lever les contradictions qui restent; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux; si ces allégations leur ont été connues; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leur plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner

faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle eſpece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit punissable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les régles ſûres pour les diſcerner ; dire enfin pour-quoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées ; eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par ouï-dire ? Par tous les pays du monde ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inalterable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut ; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoye.

J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect ; à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; & c'est-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant, & puisque les magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine*, de

* Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il est dit que, si un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant

de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialéle ?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit ; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraſſer celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirai-

l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas ? Une ſeule choſe : Revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt-là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme ! Ma ſ Jeſus-Chriſt a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit p ur entendre ſa doctrine, & pour apprendre à cro re en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma porté ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes verités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces verités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire : celui qui charge de misteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténébres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage ; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tiranniſe point ma raison ; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

« La raison vous apprend que le tout est plus « grand que sa partie ; mais moi, je vous apprends « de la part de Dieu, que c'est la partie qui est « plus grande que le tout.

Le Raisonneur.

Le Raisonneur.

" Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu " se contredit ; & à qui croirai-je par préference, " de lui qui m'apprend par la raison les verités " éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa " part une absurdité ?

L'Inspiré.

" A moi ; car mon instruction est plus positive, " & je vais vous prouver invinciblement que c'est " lui qui m'envoye.

Le Raisonneur.

" Comment ! vous me prouverez que c'est " Dieu qui vous envoye dépose contre lui ? Et " de quel genre seront vos preuves pour me con- " vaincre qu'il est plus certain que Dieu me parle " par votre bouche, que par l'entendement qu'il " m'a donné ?

L'Inspiré.

" L'entendement qu'il vous a donné ! Homme " petit & vain ! comme si vous étiez le premier " impie qui s'égare dans sa raison corrompue par " le péché !

Le Raisonneur.

" Homme de Dieu, vous ne seriez pas, non " plus, le premier fourbe qui donne son arro- " gance pour preuve de sa mission.

L'Inspiré.

" Quoi ! les Philosophes disent aussi des in- " jures !

Le Raisonneur.

" Quelquefois, quand les Saints leur en donnent " l'exemple.

L'Inspiré.

" Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je parle de " la part de Dieu.

Le Raisonneur.

« Il seroit bon de montrer vos titres avant « d'user de vos priviléges.

L'Inspiré.

« Mes titres sont authentiques. La terre & les « cieux déposeront pour moi. Suivez bien mes « raisonnemens, je vous prie.

Le Raisonneur.

« Vos raisonnemens ! vous n'y pensez pas. « M'apprendre que ma raison me trompe, n'est-« ce pas réfuter ce qu'elle m'aura dit pour vous ? « Quiconque veut recuser la raison, doit con-« vaincre sans se servir d'elle. Car, supposons « qu'en raisonnant vous m'ayez convaincu ; com-« ment saurai-je si ce n'est point ma raison cor-« rompue par le péché qui me fait acquiescer à ce « que vous me dites ? D'ailleurs, quelle preuve, « quelle démonstration pourrez-vous jamais em-« ployer, plus évidente que l'axiome qu'elle doit « détruire ? Il est tout aussi croyable qu'un bon « syllogisme est un mensonge, qu'il l'est, que « la partie est plus grande que le tout.

L'Inspiré.

« Quelle difference ! mes preuves sont sans « réplique ; elles sont d'un ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

« Surnaturel ! Que signifie ce mot ? Je ne « l'entends pas.

L'Inspiré.

« Des changemens dans l'ordre de la Nature, « des prophéties, des miracles, des prodiges de « toute espece.

Le Raisonneur.

« Des prodiges, des miracles ! je n'ai jamais « rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

L'Inſpiré.

" D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de " témoins . . . . le témoignage des peuples. . . .

Le Raiſonneur.

" Le témoignage des peuples eſt-il d'un ordre " ſurnaturel ?

L'Inſpiré.

" Non ; mais quand il eſt unanime, il eſt in- " conteſtable.

Le Raiſonneur.

" Il n'y a rien de plus inconteſtable que les " principes de la raiſon, & l'on ne peut autoriſer " une abſurdité ſur le témoignage des hommes. " Encore une fois, voyons des preuves ſurnatu- " relles, car l'atteſtation du genre humain n'en " eſt pas une.

L'Inſpiré.

" O cœur endurci ! la grace ne vous parle " point.

Le Raiſonneur.

" Ce n'eſt pas ma faute ; car ſelon vous, il " faut avoir déjà reçu la grace pour ſavoir la de- " mander. Commencez donc à me parler au lieu " d'elle.

L'Inſpiré.

" Ah ! c'eſt ce que je fais, & vous ne m'écoutez " pas : mais que dites-vous des prophéties ?

Le Raiſonneur.

" Je dis premierement que je n'ai pas plus " entendu de prophéties, que je n'ai vu de mira- " cles. Je dis de plus, qu'aucune prophétie ne " ſauroit faire autorité pour moi.

L'Inſpiré.

" Satellite du Démon ! & pourquoi les pro- " phéties ne font-elles pas autorité pour vous ?

Le Raisonneur.

" Parce que pour qu'elles la fissent, il faudroit " trois choses dont le concours est impossible ; " savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, " que je fusse témoin de l'événement, & qu'il me " fût démontré que cet événement n'a pû quadrer " fortuitement avec la prophétie : car, fût-elle plus " précise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome " de géométrie ; puisque la clarté d'une prédiction " faite au hazard n'en rend pas l'accomplissement " impossible, cet accomplissement, quand il a " lieu, ne prouve rien à la rigueur pour celui qui " l'a prédit.

" Voyez donc à quoi se réduisent vos préten- " dues preuves surnaturelles, vos miracles, vos " prophéties. A croire tout cela sur la foi d'au- " trui, & à soumettre à l'autorité des hommes " l'autorité de Dieu parlant à ma raison. Si les " verités éternelles que mon esprit conçoit, pou- " voient souffrir quelque atteinte, il n'y auroit " plus pour moi nulle espece de certitude, & loin " d'être sûr que vous me par lez dela part de Dieu, " je ne ferois pas même assuré qu'il existe."

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes ; & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre* ; il faut comparer les objections

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties : car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout

jections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne-foi ? où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir ? Chacun brille dans son parti ; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils seroient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, & de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent rien n'est plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu

tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

juger de la Foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans n'est point celle qu'on enseigne au peuple, & que le livre de Bossuet ne ressemble guere aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela est fort different. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous méprisent ; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la verité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre ; celle qu

en

en admet trois eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente ; celle qui en admet deux & rejette la troiſiéme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces livres, dira-t-on ; belle réponſe ! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidellement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprete ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres ! Quelle manie ! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits ? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe ; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir

cette

cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégue contr'eux? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires! Mais comment faire? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire*. Cette police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion; la tirannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne: qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siécle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction; l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte ; vous ferez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux ? En Sorbone, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres ; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jesus-Christ des Juifs qui n'y croyent pas davantage ; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moïse, de Jesus-Christ, ni de Mahomet ? On le nie ; on soutient que nos Missionnaires vont partout. Cela est bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent ? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir oui parler du Pape, connoissent

à peine

à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les continens immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intrigans ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres eſclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluſes ?

Quand il ſeroit vrai que l'Evangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jeſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce miſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre

Dieu

Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphère un peuple Hébreu & une ville de Jerusalem ? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien su ? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place : voyez si je dois, sur votre seul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille savoir pourquoi les habitans de cette Jerusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu ? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous ? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis ; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs prédécesseurs ? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi ! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute

joute foi à ce livre que vous appellez sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-seulement ce discours me paroît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire, & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'ayent autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion veritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & stable; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes

les

les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son tems, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes ? A l'instant vous lui rendez tout ; & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien ? Je défie tous les intolerans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange ! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil & l'intolerance, quand chacun veut abonder dans son sens, & croire avoir raison exclusivement au reste du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sinceres ; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, & que je m'abîmois dans un océan sans rives, je fus revenu sur mes pas ; & j'ai resserré

ma

ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une isle déserte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne le rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pû décider ce qui

qui me semble indécis ; je raisonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce-là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut

* De Rep. Dial. 1.

fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple* ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus heroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer ; celle de Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure ; Jesus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jesus son d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce

* Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth. c. 5 v. 21. & suiv.*

ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Être toujours modeſte & circonſpect, mon enfant ; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté ; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſenciels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public ; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préferable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement : le culte eſſenciel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au

ſervice

ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement ; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la puiſſance infinie ? Je prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en ſoit de ce miſtere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je ſois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniſtere ſacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les ſublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ;

il

il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolerance, que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés *. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires ; mais je ſuis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphêmerai point contre la juſtice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux ; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens ! Je ne les rendrois pas riches, mais

* Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolerance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La diſtinction entre la tolerance civile & la tolerance théologique, eſt puerile & vaine. Ces deux tolerances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétrissure & le mépris plus insupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chassent souvent la misere & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public ; dans tout pays respectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les Citoyens à la désobéissance ; car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous reciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur : vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais.

jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni allarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquiettent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conferer entre nous; mais ſi-tôt

qu'on dispute, on s'échauffe ; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne-foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais ; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de vie est écoulée ; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'esperer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincerité de

de votre cœur, & ne la quittez plus ; elle eſt très-ſimple & très-ſainte ; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant ; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre religion que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincerement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au tribunal du Souverain juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on oſa choiſir ſoi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des inſtitutions des hommes ; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par-deſſus tout & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui diſpenſe des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment eſſenciels que ceux-là ; que le culte interieur eſt le premier de ces devoirs, & que ſans la foi nulle veritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſement dans les cœurs des hommes de

désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous soumettent imperieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes de choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité*.

Bon

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une enterprise immense & téméraire de vouloir les relever tous ; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se presentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens ? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroit changer beaucoup l'état de la question.

Baile a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, &

en

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil ; sachez être ignorant, vous ne trom-

---

en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'interêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société, car ce que les interêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifference pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes : mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifference philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'interêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une ; cela est vrai : la plus part n'en ont guere & ne suivent point du tout celle qu'ils ont ; cela est encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'ensuit-il, si-non qu'un tel le lui avoit confié ? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine ! . . . . .

perez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes,

---

Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatisme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en sont foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de reconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de miseres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

" Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen " qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer " un pont appellé *Poul-Serrho*, qui est jetté sur le feu éternel, " pont qu'on peut appeller, disent-ils, le troisiéme & dernier exa- " men & le vrai jugement final, parce que c'est-là où se fera la " séparation des bons d'avec les méchans. . . . . &c.

" Les Persans, (poursuit Chardin,) sont fort infatués de ce pont, " & lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voye, " ni dans aucun tems, il ne peut avoir raison, sa derniere consola- " tion est de dire: *Eh! bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras* " *au double au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-Serrho, que* " *tu ne me satisfasses auparavant: je m'attacherai au bord de ta veste* " *& me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens éminens, " & de toutes sortes de professions, qui, appréhendant qu'on ne " criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, solli- " toient ceux qui se plaignoient d'eux de leur pardonner: cela m'est " arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avoient " fait faire, par importunité, des démarches autrement que je

" n'eusse

hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes; osez prêcher l'humanité aux intolerans. Vous serez seul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïssent, qu'ils lisent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien; ce qui importe à l'homme est de remplir ses devoirs sur la terre, & c'est en s'oubliant qu'on travaille

" n'eusse voulu, m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils pen-
" soient que le chagrin en étoit passé, & me disoient: *je te prie,*
" *balal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou*
" *juste.* Quelques-uns même m'ont fait des présens & rendu des
" services, afin que je leur pardonnasse en déclarant que je le fai-
" sois de bon cœur; de quoi la cause n'est autre que cette créance
" qu'on ne passera point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le der-
" nier quatrin à ceux qu'on a oppressés." *T. 7. in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tirans aprés la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho.*

pour soi. Mon enfant, l'interêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une régle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né; les seules lumieres de la raison ne peuvent dans l'institution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrés ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoique l'art humain puisse faire, le tempérament précede toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels moderoient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand

Quand nous en ſommes venus-là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre éleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur ! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon veritable interêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi ; mais pour l'amour de l'auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes ; l'interêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim ; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits ; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à

rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philosophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimere ; en nous donnant un éleve de sa façon, il ne le forme pas seulement ; il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si differemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la régle à laquelle on les a soumis enfans ; cette régle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tirannie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug * ; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante ; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature ? considerez

* Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inferieur.

rez les differences dans ceux qui en ſont plus ou moins eloignés : obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à differens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteints l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux ſerieux ou de hazard**. Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la difference eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis ; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût ; la contrainte les en a rebutés : le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon éleve ; quand il devient homme, je lui parle

* Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement, T. II. p. 70.

parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles ; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélerer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre éleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme ; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi ! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire ? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il fait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts ? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe ? Vos droits ! Qui vous dit d'y renoncer ? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections

tions lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous : l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant ; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent ; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne feriez pas long-tems écouté ; mais si-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous reponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le ministre de la Nature ; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre ; d'être son tiran, ou son complaisant : & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte ; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile ; je dirai ci-après mes raisons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient pour eux avant le tems ; c'est nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & suivre les indications, cela seroit bientôt fait ; mais il y a tant de

de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; & les Auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siécles qui rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaité conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considerant que la Nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera

dera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct de sens ; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse ; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de la ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus ; je lui deviens incommode, odieux, insupportable ; il ne tardera guere à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre ; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même ; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les perils dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux miſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tirannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon élève qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du temperament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé; que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte: déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications

predications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi differens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflammés aliénent l'entendement & tirannisent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à-peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup; ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des perils qu'il n'apperçoit point: ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne

le

le change à ſes ſens ; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas ; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien ; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intereſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux

penchans

penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes differentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la difference de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celles des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont longtems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette feroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, enſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que dans les ſiécles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain; c'eſt pardevant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets

illets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénerable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes *, qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités ; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs

* Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coiffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tirannique Gouvernement.

leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes ; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes ! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation,

tion, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il déliberât tel ou tel jour par préference. Les accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre : Antoine, quoiq'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolerables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables

rables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la verité de mes diſcours ; je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſententieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout à coup de langage ! au lieu de lui rétrecir l'ame en lui parlant toujours de ſon interêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déjà fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien ; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait

écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je

Je penſerois même que des réflexions ſur la veritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit ; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi differens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre ; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur verité ; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables ; qu'en lui parlant de cet inconcevable miſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté ; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte ; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le

courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté desirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver : car tant qu'on la conserve, on la respecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'yvreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vit l'appareil du ſupplice, ſûr d'y perir dans les tourmens un quart-d'heure après ; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſuperieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à

vous

vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs ; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous ferez vraiment son maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent ; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vous loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante ; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre élève à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute ;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croye en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vû prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagements pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Uliſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tirannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous ; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerari votre haine. O mon Emile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les

les miens? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces ; prenez du tems, donnez m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre ; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs.

Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ses vues pour les diriger ; je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la Jeunesse pour la garantir des piéges des sens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses que le cœur dément ne persuadent point. Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la Nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide ; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la raison ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tirannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir ces devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit

les

les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute ; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflection, & quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la difference que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance ; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que

l'autre n'ayant que ſa routine pour toute régle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon élève ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bien-tôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde ? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience

conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire ; il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ses soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du présent ; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amolit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient ; nous ne la trouverons pas aisément, peut-être ; le vrai mérite est toujours rare ; mais ne nous pressons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter ; si je saurai lui rendre agréables & chères les qualités qu'il doit aimer ; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je sois le plus mal-adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimere, mensonge, illusion ? On aime bien plus l'image qu'on

qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modéle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mistere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois-là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modéle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher sur-tout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie est si modeste ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! Comment aimera-t il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le temperament, ni par les sens que commence l'égarement de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard ; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple ; mais abandonnons les pensionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles feront toujours sans remede. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde ; vous

le

le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſourdre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſiderez de nouveau le même jeune homme ; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems ! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque ? Du progrès du tempérament ? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes ? Des premiers plaiſirs des ſens ? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours miſterieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces differences. Son cœur eſt encore le même ; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents,

lents à s'alterer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit: on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être moqué d'eux. " Je " m'exerce à cela, diſoit-il, comme à prendre du " tabac malgré ma répugnance; le goût viendra " par l'habitude; il ne faut pas toujours être " enfant."

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde; il céde plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'Amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes principes? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent,

preſſent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs ; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile ? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent ; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe : on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons ; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer

es cris de vingt séducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant ; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : " Vous voyez que vo-
" tre ſeul interêt, qui eſt le mien, dicte mes
" diſcours, je n'en peux avoir aucun autre ; mais
" pourquoi ces jeunes gens veulent ils vous per-
" ſuader ? C'eſt qu'ils veulent vous ſéduire : ils
" ne vous aiment point, ils ne prennent aucun
" interêt à vous ; ils ont pour tout motif, un dé-
" pit ſecret de voir que vous valez mieux qu'eux ;
" ils veulent vous rabaiſſer à leur petite meſure,
" & ne vous reprochent de vous laiſſer gouverner,
" qu'afin de vous gouverner eux-mêmes. Pou-
" vez vous croire qu'il y eût à gagner pour vous
" dans ce changement ? leur ſageſſe eſt-elle donc
" ſi ſuperieure, & leur attachement d'un jour eſt-
" il plus fort que le mien ? pour donner quelque
" poids à leur raillerie, il faudroit en pouvoir don-
" ner à leur autorité, & quelle experience ont-ils
" pour élever leurs maximes au-deſſus des nôtres ?
" ils n'ont fait qu'imiter d'autres étourdis, com-
" me ils veulent être imités à leur tour. Pour ſe
" mettre au-deſſus des prétendus préjugés de leurs
" peres, ils s'aſſerviſſent à ceux de leurs camara-
" des ; je ne vois point ce qu'ils gagnent à cela,
" mais je vois qu'ils y perdent ſûrement deux
" grands avantages ; celui de l'affection paternelle,
" dont les conſeils ſont tendres & ſinceres, & ce-
" lui de l'experience qui fait juger de ce qu'on
" connoît ; car les peres ont été enfans, & les en-
" fans n'ont pas été peres.

" Mais

" Mais les croyez-vous ſinceres au moins dans " leurs folles maximes ? Pas même cela, cher " Emile ; ils ſe trompent pour vous tromper, ils " ne ſont point d'accord avec eux-mêmes. Leur " cœur les dément ſans ceſſe, & ſouvent leur " bouche les contredit. Tel d'entr'eux tourne en " dériſion tout ce qui eſt honnête, qui ſeroit au " déſeſpoir que ſa femme penſât comme lui. Tel " autre pouſſera cette indifférence de mœurs, juſ- " qu'à celles de la femme qu'il n'a point encore, " ou pour comble d'infamie, à celles de la femme " qu'il a déjà ; mais allez plus loin, parlez-lui de " ſa mere, & voyez s'il paſſera volontiers pour " être un enfant d'adultere & le fils d'une femme " de mauvaiſe vie, pour prendre à faux le nom " d'une famille, pour en voler le patrimoine à l'hé- " ritier naturel ; enfin s'il ſe laiſſera patiemment " traiter de bâtard ! Qui d'entr'eux voudra qu'on " rende à ſa fille le déſhonneur dont il couvre celle " d'autrui ? il n'y en a pas un qui n'attentât même " à votre vie, ſi vous adoptiez avec lui, dans la pra- " tique, tous les principes qu'il s'efforce de vous " donner. C'eſt ainſi qu'ils décélent enfin leur in- " conſéquence, & qu'on ſent qu'aucun d'eux ne " croit ce qu'il dit. Voilà des raiſons, cher Emile, " peſez les leurs, s'ils en ont, & comparez. Si je " voulois uſer comme eux de mépris & de raille- " rie, vous les verriez prêter le flanc au ridicule, " autant, peut-être, & plus que moi. Mais je " n'ai pas peur d'un examen ſérieux. Le triom- " phe des moqueurs eſt de courte durée ; la véri- " té demeure, & leur rire inſenſé s'évanouit."

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous penſons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quel priſe avois-je ſur lui à cet

âge ?

âge ? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête, c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle alteration précédente, & d'effacer des principes derivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue ; il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne sois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler ; & si jamais homme est mal-adroit en cet art, c'est Emile, qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins, & d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaise société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus

plus dangereux & le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même : cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute ; car comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique ; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais, peut-être, ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts & sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la Jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance ; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste ; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit ; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Défiez-vous de l'instinct si-tôt que vous ne vous y bornes plus ; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le regler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore. . . . . Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tiran te subjugue, je te livre par préference à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance ; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs régles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préferons le moindre ;

moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal ; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon éleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en fût rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout ; le premier abus toleré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain ? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent ; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guerir des ſiennes ; qu'il

qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : Ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d' Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez-le à l'inſtant; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiécle! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la Jeuneſſe; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leur corps uſés ont été corrompus de bonne heure: à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien

ſentir

sentir de grand & de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses, & bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélerats. Tels sont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeunesse ; s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant & sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple, a trente ans il écraseroit tous ces insectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut a rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat ; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit

roit il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifference qu'il eſt bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne ſe ſoucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles: autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres ſont autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, &

l'interêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup parlent peu: il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit n'ouvre pas aiſément ſon répertoire: il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il ſe tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers; non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres: il n'eſt pas pour cela timide & craintif; s'il ſe dérobe ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on penſe de lui ne l'inquiette guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant; ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes; l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon maintien:

maintien: cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danſeur; *vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine*. Non, Monſieur; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine, m'annoncent que l'eſclave titré d'un Electeur.*

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon exterieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit: *Cet Anglois n'eſt pas courtiſan; je n'ai jamais oüi dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé & la démarche incertaine: un homme timide chez un danſeur pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels, part à l'autorité ſouveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme, qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la Nouvelle Héloïſe, a orné la ſignature du titre de *Citoyen de Paumbeuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

beaucoup ; les hommes qui en ont ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre, & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs, & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé ; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété ; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiécle, ou de celui-

ci.

ci : *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré : d'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres ni son maintien ; il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mistere de l'usage du monde, comme si dans l'age où l'on prend cet usage on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La veritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés n'en seront ni orgueilleux, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs *.

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si differentes Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera different des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la difference sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *Il se formera.* Dans la suite, on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *Il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi: personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit: le sien sera net & borné; il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tous tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche guere: il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, &

* Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 65.

en

en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étand pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Émile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifferent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon; & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, Je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, Je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis

de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexpliquables;

expliquables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation * : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des régles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure ; il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'alterer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premierement, il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement, il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté ; car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaisir, mais l'interêt : en troisiéme lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tirannie de l'opinion soit moderée, & où régne la volupté plus que la vanité : car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plait mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est

* Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur interêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter, cherchent, à l envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'a force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tou toù le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénerer ; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes

femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la litterature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés : les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſiderations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'un differente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé ; & à qui doit-elle être indifferente ? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les ſervir ; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégéneré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus

délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'ils y a de têtes. Dans les disputes sur la préference, la philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux, qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur ces objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver

conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poësie, dans toute espece de litterature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi n'est pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges ; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne ; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Heros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xenophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *Ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié*. Voilà tout ; mais considerez, dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopiles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon éleve, qui donne si peu de prix aux parole, ne porte sa premiere attention sur ces differences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Demosthène, il dira : C'est un Orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : C'est un Avocat.

En général, Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la Nature, & que leur génie est plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à savoir ce que d'autres ont

pensé

penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure litterature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs ; journaux, traductions, dictionnaires ; il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies ; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps ; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût ; car c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je ; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'eſt pas fait pour la vérité ; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire, & d'intereſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poëſie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intereſſe avec tant

tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de collége liſant le quatriéme livre de l'Eneïde, ou Tibulle, ou le Banquet de Platon ; quelle difference ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! Arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare ; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poëſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appetits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai ; mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifferens ; c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne diſpoſition de l'ame, mais ſeulement ce qui eſt de ſenſualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laiſſer un moment Emile, dont le cœur pur & ſain ne peut plus ſervir de régle à perſonne, & de chercher en moi-même un exemple

ple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature, & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre ; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pourrois en certain pays, demain je serois presque inévitablement tiran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir ; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des misères de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé ; & jusques-là, je ferois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de mollesse bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, & je croirois toujours voir l'envieux, que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille ; *Voilà un fripon qui a grand' peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable & que je puis le mieux m'approprier : pour

pour cela, le premier usage de ma richesse seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achette qu'avec la temperance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois temperant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle ; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans les choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modéle ; dans mes appetits, je lui donnerois la préference ; dans mes goûts, je la consulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte & grossiere gourmandise n'enrichiroit un maître-d'hôtel ; il ne me vendroit point au poids de l'or du poisson pour du poisson ; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines ; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuisinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui, ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les

les saisons ; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contrepied : Je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature ; j'irois passer l'été à Naples, & l'hiver à Petersbourg ; tantôt respirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois, dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands fraix que tel riche de Paris, avec ses fourneaux & ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me seroit-il fort agréable ? Le préférerois-je sortant de la poële, à la groiselle, à la fraise, & aux fruits défal-

terans

terans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pales & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems ; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie ; Mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des deux Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois, qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au lieu que, ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétaſſent *A boire* avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi ; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit : Enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe : l'ennui commence par la vie trop ſédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts : s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems ; en chemin,

min, mille embarras ne le font point fecher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure ; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre ; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me ſeroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours ; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le monde ; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir ? *Ubi benè, ibi patria* ; c'eſt-là ſa diviſe ; ſes lares ſont les lieux où l'argent peut tout ; ſon pays eſt par tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais ? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu ? Je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers ? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui ? L'on ne ſauroit ſe

faire

faire un fort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir ? Mes meubles seroient simples comme mes goûts ; je n'aurois ni gallerie, ni bibliothéque, sur-tout si j'aimois la lecture & que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que de telles collections ne sont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere ; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire : On n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désœuvré ; & mes plaisirs me donneroient trop d'affaires pour me laisser bien du tems à si mal remplir. Je ne joue point du tout étant solitaire & pauvre, si ce n'est quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'interêt du jeu, manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes ; & comme la forme des jeux moderés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi.

Celui

Celui qui nourrit sa vanité des préferences de la fortune les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans ; & ces préferences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides ; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons ; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distingât dans aucun ; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodés, & ne reçoivent personne qu'en dentelle ; j'irois donc passer ma journée ailleurs : mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hote. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la cordialité de la bienveillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achette ni son ami ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paîra pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme, avide, infidèlle, & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit, Je possède Laïs sans qu'elle me possède, disoit un mot sans esprit. La posses-

sion

ſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur, & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature ; il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui, qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite, & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maîtreſſe ; dans une juſte confiance, on lui dit : Tu connois les plaiſirs, n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre, uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté ; incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement-là le motif ſecret

de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque delicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe ; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaiſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal-combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougiſſant de moi. J'ôterois la paſſion du beſoin, je m'aſſortirois le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & m'en tiendrois-là ; je ne me ferois plus une occupation de ma foibleſſe, & je voudrois ſur-tout

n'en

n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie guere, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement au plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui: au sein de tant amusemens rassemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils sont accablés de son poids insupportable: les femmes, surtout, qui ne savent plus s'occuper ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & d'un bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres est

perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux ni pour soi *. Le ridicule, que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tiranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui, qui sait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier ; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit ; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là ; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs ; & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préfererois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

ma

ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaité, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux, ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes

d'aulnes & de coudriers; une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin; on auroit le gazon pour table & pour chaise, les bords de la fontaine serviroient de buffet, & le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autres, trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale & moderée, naîtroit sans grossiereté, sans fadeur, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait épiant nos discours, critiquant d'importuns laquais tiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous, le tems passeroit sans le compter, le repas seroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiment sa misere; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret; Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux,

la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaiment au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opera.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on : mais la chasse? Est-ce être en campagne que de n'y pas chasser? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort de mes titres, je ferai valoir mes droits, je serai jaloux de mes honneurs, je ferai payer ceux qui manqueront à me rendre le pain bénit ; mais cette terre aura des voisins des autres : nos gardes se chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs féves par mes sangliers ; chacun, n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ : après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil : je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des geoliers, des

des archers, des galeres : tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous des exclusions ? plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais sans changer de goûts je suivrai celui que je me suppose, à moindres frais. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare ; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer, & tuer, autour d'eux, sans art, sans gloire, & presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas

moindre ;

moindre; & l'inconvénient eſt ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſerable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préference. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal-aiſe; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaiſir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus, dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne ſerai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage: il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi; j'uſurpe ſur les Princes mêmes; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs; les emplacemens

mens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces régles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisement à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur & plus sain il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas*.

* *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxi. 10.

Enfin

Enfin le moment preſſe ; il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée, & de boue ; où les femmes ne croyent plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Tome troiſiéme.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME QUATRIEME

A FRANCFORT.

M. DCC. LXII

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIÉME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeuneſſe, mais nous ne ſommes pas encore au dénouement.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Emile eſt homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne eſt Sophie. En quels lieux eſt ſon aſyle ? Où la trouverons nous ? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle eſt, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne ſera-t-il pas fait. *Puiſque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *eſt prêt à ſe marier, il eſt tems de le laiſſer auprès de ſa Maîtreſſe.* Et là-deſſus il finit ſon ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE ou LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile eſt homme ; c'eſt-à-dire, avoir tout ce qui convient à la conſtitution de ſon eſpece & de ſon ſexe

pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme ; elle a les même organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même maniere, les pieces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable, & sous quelque rapport qu'on les considere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, & même à la seule inspection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir ; nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule chose, que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece, & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe ; sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral ; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait

parfait en cela que s'il reſſembloit davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun ils ne ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible ; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe ; il ſuffit que l'autre reſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux

autres, & que le premier à former des desirs doive être aussi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes, est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune, si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conserver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre, où la Philosophie eût introduit cet usage, sur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tirannisés par elles ils seroient enfin leurs victimes, & se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'ensuit-il ? Ont-elles, comme les femmes les desirs, illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte(1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres, leurs tems de bonne volonté

(1) J'ai déja remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manége pour disconvenir de cela.

sont

ſont courts & bientôt paſſés, l'inſtinct les pouſſe & l'inſtinct les arrête ; où ſera le ſupplément de cet inſtinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne ſe ſoucient plus des hommes, c'eſt attendre qu'ils ne ſoient plus bons à rien.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpece humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même-tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même ; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoûte encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la regle de ſes actions. Tout cela vaut bien, ce me ſemble, l'inſtinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ſes deſirs & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec la même ſuccès pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggreſſeur d'uſer de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raiſon s'y oppoſent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour réſiſter quand il lui plaît ; la raiſon, en ce qu'une violence réelle eſt non-ſeulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à ſa fin ; ſoit parceque l'homme déclare ainſi la guerre à ſa compagne & l'autoriſe à défendre ſa perſonne

& sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur ; soit parceque la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible, & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus legers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus guere de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que

& que les hommes n'y croient plus (2) ; au lieu qu'elles ſont très communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parceque ces mêmes opinions ſont dans la ſimplicité de la nature, & que la ſeule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'eſt ſurement pas que les hommes ſoient plus tempérans, mais c'eſt qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte, qui jadis eût perſuadé des peuples ſimples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs ; on gagne davantage à ſe taire. Il y a dans le Deuteronome une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme ſeul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſurprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diverſités d'opinions ſur les mœurs eſt ſenſible. La galanterie moderne en eſt l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaiſirs dépendoient plus de la volonté du beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la groſſiere union des ſexes naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes

(2) Il peut y avoir une telle diſproportion & d'âge de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des ſexes ſelon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui conſtitue cet état.

n'eſt point à elle parceque les hommes l'ont voulu, mais parcequ'ainſi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir: ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtants, la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe; tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe; &, pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zèle, une affection, que rien ne rebute; elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin toute cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon: c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt

dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidéle, qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidelle fait plus, elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon deſhonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets, qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidele, mais qu'elle ſoit, jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde ; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu : s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive avec la différence morale des ſexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres,

ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans? Non, mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce-qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? Changera-t-elle de tempérament & de

(3) Sans cela l'eſpece déperiroit néceſſairement: pour qu'elle ſe conſerve il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans: car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

goûts

goûts comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes; des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des Pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoins; j'en conviens: mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cens lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage: quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu:

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

il

il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant repété prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû : je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la nature immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux ; comme s'il ne falloit par une priſe naturelle pour former des liens de convention ; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen ?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont, ni ne doivent être, conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes ; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? ſuivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi

établi par elle. Vous dites sans cesse ; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce seroient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colléges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiseries ? leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré ? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous seduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais prises

en

en tout elles se compensent; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous. On ne peut repondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice: les rusées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parcequ'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour sup-

ſuppléer à la force qui leur manquer & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leur charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infame puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême

de

de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, & ce n'est pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles men-

mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle se presseroit d'en faire, & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vues ; reglons ces vues sur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déja, & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très indiscretement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut

faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas une moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation Grecque étoit très bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie, où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & pro-

propre à balancer le mauvais effet de leur indécent gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Sitôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons, elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la nature & la raiſon preſcrit au ſexe; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les peuples du monde, ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On ſait que l'aiſance des vêtemens, qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modéle à l'art, quand la nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en preſſe, ils n'en avoient pas une ſeule. Leurs femmes ignoroient l'uſage de ces corps de baleine par leſquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus pouſſé en Angleterre à un point inconcevable, n'y faſſe pas à la fin dégénérer l'eſpece, & je ſoutiens même

même que l'objet d'agrément qu'on ſe propoſe en cela eſt de mauvais goût. Il n'eſt point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait ſouffrir l'imagination. La fineſſe de la taille a, comme tout le reſte, ſes proportions, ſa meſure, paſſé laquelle elle eſt certainement un défaut: ce défaut ſeroit même frappant à l'œil ſur le nû; pourquoi ſeroit-il une beauté ſous le vêtement?

Je n'oſe preſſer les raiſons ſur leſquelles les femmes s'obſtinent à s'encuiraſſer ainſi: un ſein qui tombe, un ventre qui groſſit, & cela déplaît fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſans à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature eſt de mauvais goût; cela eſt vrai des parures du corps comme des ornemens de l'eſprit: la vie, la ſanté, la raiſon, le bien-être, doivent aller avant tout; la grace ne va point ſans l'aiſance; la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être malſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Il ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons,

chiffons, ſur-tout des poupées; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe; voilà très évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller la déſhabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens, bien ou mal aſſortis, il n'importe: les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais deja le penchant ſe montre; dans cette éternelle occupation le tems coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore; elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas toujours; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le ſuivre & le regler. Il eſt sûr que la petite vou droit, de tout ſon cœur, ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds demanche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle; en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premieres leçons qu'on lui donne; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet preſque

toutes

toutes les petites filles apprenent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſein, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec gout: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes; parceque la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entre-coupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'enſuit pas que

que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité ; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure ? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire

que

que des O. Elle faiſoit inceſſamment des O grands & petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice; elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles, mais impoſez-leur-en toujours. L'oiſiveté & l'indocilité ſont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuſes; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs faintaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La diſſipation, la frivolité, l'inconſtance, ſont des défauts qui naiſſent aiſément de leurs premiers goûts corrompus & toujours ſuivis.

ſuivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille, qui aimera ſa mere ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui: le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très difficile que celles, qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parceque la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe; extrême en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaité, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci, parcequ'elle ne fait que ſeconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur: faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés

rocédés des maris ; ils sentent qu ce n'eſt pas vec ces armes-là qu'elles doivent l.s vaincre. .e ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſive. our devenir acariatres ; il ne les fit po nt foibles our être impérieuſes ; il ne leur donna p int une oix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit oint de traits ſi délicats pour les défigurer par la olere. Quand elles ſe fachent, elles s'oublient ; lles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles nt toujours tort de gronder. Chacun doit gar- er le ton de ſon ſexe ; un mari trop doux peut endre une femme impertinente ; mais, à moins u'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur 'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt u tard.

Que les filles ſoient toujours ſoumiſes, mais ue les meres ne ſoient pas toujours inexorables. our rendre docile une jeune perſonne, il ne faut as la rendre malheureuſe ; pour la rendre modeſte, l ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſe- ois pas fâché qu'on lui laſſ t mettre un peu d'a- reſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſ- béiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il 'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance énible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt n talent naturel au ſexe ; & perſuadé que tous es penchans naturels ſont bons & droits par eux- mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui là comme es autres : il ne s'agit que d'en prév nir l'abus.

Je m'en rapporte ſ r la vérité de cette remarque tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point u'on examine là-deſſus les femmes mêmes ; nos ênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aig iſer eur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les etites filles qui ne ſont, pour ainſi dire, que de aître ; qu'on les compare avec les petits gar- ons du même âge ; & ſi ceux-ci ne paroiſſent

lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permette un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de préceptes inutiles; comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſperance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du ſel & indirectement de la viande; l'omiſſion étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut à meſure qu'elle les montroit, *J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça:* mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont

(5) Un enfant ſe rend importun quand il trouve ſon compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la premiere réponſe eſt toujours irrévocable.

elle

elle n'avoit point mangé ; que quelqu'un s'en appercevant lui dit, Et e cela en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucément la petite gourmande, enbaiſſant les yeux. Je n'ajoûterai rien ; comparez : ce tour-ci eſt une ruſe de fille ; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere, donnée au ſexe, eſt un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle ſeroit ſon eſclave ; c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoûte de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien : mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas ? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parceque les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît

que par la perſonne ; nos ajuſtemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés. *Qu'elle eſt belle !* leur dit-on quand elles ſont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parceque les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiete de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage ; croyez-vous qu'elle en pût ſupporter de plus ſimples ? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela ? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit la plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble ; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, qu'*elle eſt belle !* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang

rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquéterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Venus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes: on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille, qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline, & des fleurs; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-

(6) Les femmes, qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſomante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déja quelque choſe ; on évite les tête-à-tête avec une mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures : ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vétue ; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquérir la coquéterie ; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes, & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit, & prend du timbre ; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors

il

il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déja ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ? Aux garçons ? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes ; la danſe eſt une invention du démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi j'ai grand'peur que toutes ces petites ſaintes, qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme ſa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle ? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'a de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voyent regner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impratiquables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe, &

tous

tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grandeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas à bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vû d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés ; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danſer ou à chanter aborder, d'un air refrogné,

de

de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enſeigner ſa frivole ſcience un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis; cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur ſont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi importantes, dont elles ne tarderont guere, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeunes perſonnes; leur pere, leur mere, leur frere, leur ſœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point

offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en regle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître-à-danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant ; mais je sais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décencé & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajoûter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusement sitôt à les écoute, même

avant

avant qu'elles puiſſent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aiſément, & plus agréablement, que les hommes ; on les accuſe auſſi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *A quoi cela eſt-il bon ?* mais par cette autre, à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de répondre ; *Quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge où, ne pouvant diſcerner encore le bien & le mal, elles ne ſont les juges de perſonne, elles doivent s'impoſer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, eſt qu'elle reſte toujours ſubordonnée à la premiere, qui eſt de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles ſont d'un âge plus avancé. Quant-à-préſent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être ſans groſſiereté, & comme naturellement cette groſſiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde, que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme

me paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien-propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce meſonge, je ſuis très ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guere aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchent guere à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaité tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément

aiſément, pour les rendre vives à la riſpoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaité, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter, dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-êt e les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles; c'eſt pour cela même que je voudrois en parler à celles ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fuſſent en état de diſcuter méthodiquement ces queſtions profondes, on courroit riſque de ne leur en parler jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De ce te ſociété réſulte une perſonne morale dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux

tout

tout tend à la fin commune ; on ne ſait lequel met le plus du ſien ; chacun ſuit l'impulſion de l'autre ; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité, qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le peché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris comme celle de l'Egliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon, mais ſe laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes ; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal reglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tirannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit regler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſon qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos cathéchiſmes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je ſais bien qu'ils font néceſſairement l'un ou l'autre.

Premierement,

Premierement, pour enſeigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conſéquent, ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites-les courtes ſelon l'inſtruction de Jeſus-Chriſt. Faites-les toujours avec le recueillement & le reſpect convenables; ſongez qu'en demandant à l'Etre ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles ſachent ſitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien, & ſur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petites filles, & deſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement? L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens, c'eſt l'Ecolier qui inſtruit le Maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on ne montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme?

La

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci : *Qui vous a créée & miſe au monde ?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme, qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt qui ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre ; bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du mois d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainſi :

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non ? vous qui avez ſi bonne mémoire ?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécue ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *Je ne ſais*, la Petite repond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La

La Petite.

Parcequ'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parceque j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ferai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne fais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

(8) La Petite dira cela, parcequ'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans

La

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort ?

La Petite.

Parcequ'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que.....

La Petite, l'interrompant.

Oh, ma bonne ! Je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? Eſt-ce que maman mourra auſſi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

---

que l'on penſe. On peut voir dans le petit poème d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous ?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt ce qui vivoit avant eux ?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous ?

La Petite.

M s enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux.

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes ; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on

(9) L idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec la conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

peut

peut la faire & l enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxi.me réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe ! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli ? Dieu eſt un eſprit ? Et qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer ? Ce n'eſt pas à une p.tite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement ; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſta.ce du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'Eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions, en a parence eſſencielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célebr r la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûn.r, faire maigre, parler Latin ou François à l'Egliſe, orner les murs

murs d'images, dire ou éntendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là-deſſus comme il lui plaira ; j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres, quant à moi cela ne m'intéreſſe point du tout. Mais ce qui m'intéreſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un arbitre du ſort des humains duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous preſcrit à tous d'être juſtes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaiſans & miſéricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & le ſiens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'eſt rien ; qu'il en eſt une autre après elle, dans laquelle cet Etre ſuprême ſera le remunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes, & les dogmes ſemblables, ſont ceux qu'il importe d'enſeigner à la jeuneſſe & de perſuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, ſans doute : il eſt le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la ſociété. Quiconque les paſſe, & vous nous aſſervir à ſes opinions particulieres, vient au même point par une route oppoſée ; pour établir l'ordre à ſa maniere il trouble la paix ; dans ſon téméraire orgueil il ſe rend l'interprete de la Divinité, il exige en ſon nom les hommages & les reſpects des hommes, il ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place ; on devroit le punir comme ſacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le circle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles

des

des Théologiennes & des raiſonneuſes, ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine : accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs ; à faire le bien ſans oſtentation, parcequ'il l'aime ; à ſouffrir le mal ſans murmure, parcequ'il les en dédommagera ; à être, enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles ſeront bien aiſes d'avoir été lorſqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la ſeule qui n'eſt ſuſceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatiſme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus ſublimes ; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que juſqu'à l'âge où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment naiſſant fait parler la conſcience, ce qui eſt bien ou mal pour les jeunes perſonnes eſt ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eſt bien, ce qu'on leur défend eſt mal ; elles n'en doivent pas ſavoir davantage ; par où l'on voit de quelle importance eſt, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perſonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité ſur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abbaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpéce humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'inflexible direction de cette regle que ſe doivent rapporter

toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me ſuffit de remarquer, que ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment ſans l'opinion ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion ſans le ſentiment n'en fera jamais que des femmes fauſſes & deſhonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais à ce mot que de queſtions s'élevent ! Le femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultivéront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées ? Eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions font-que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans les qualités communes aux deux, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoitre le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très ſimples, très ſaines, ou une maniere de vivre très retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrumpus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire ; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions ; dans ce ſiecle philoſophe, il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime ; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux ; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite ; elle doit juſtifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent ! Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à com-

parer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les recuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les peſe ; elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables ; elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde, & ſe donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place ; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée ; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre ; le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table ; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait ; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déja lû dans les yeux, dans le

le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon, en faiſant la ronde, aura pû n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre ; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table ; elle diſcerne celui qui ne mange point, parcequ'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parcequ'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui ; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'on dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle ; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation tout prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit, qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maiſon, fait exceller une coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manége de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin qui celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de

plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y ſera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſurement l'exemple ne ſera pas plus rare) vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien, que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content, de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens ; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés ; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa

Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir, à chaque instant, ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélerer? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même dégré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on: elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler. Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, Non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne fait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il

que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules qu'elle, n'y suit qu'à dessein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de reserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très bien un de mes adversaires ; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien ; ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne feroit-ce pas y succomber ? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres ? Tant s'en faut ; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur

de

de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit fait homme : à la bonne heure. Mais avec tout ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue ; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette philoſophie

(10) Je ſais que les femmes, qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles ; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne ; & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre ? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter ; *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela ?

ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflections dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déja dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoît bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous ſerez toujours une femme de bien. L'eſſenciel eſt d'être ce que nous fit la nature; on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiomes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées, n'eſt point du reſſort des femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui mènent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie, ils paſſent leur portée; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes, & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, a

juger

juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre ; tous ſes léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il fau que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de genie ; la femme obſerve & l'homme raiſonne ; de ce concours réſultent la lumiere la plus claire, & la ſcience la plus complette, que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſure connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece ; & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la nature.

Le monde eſt le livre des femmes ; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt

gueres moins recluſe dans ſa maiſon que la Religieuſe dans ſon cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes perſonnes qu'on marie, comme on fait, ou comme on doit faire, pour celles qu'on met dans des Couvens ; leur montrer les plaiſirs qu'elles quittent avant de les y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui leur ſont inconnus ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre, tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en feront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais, avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-

vous

vous bien armées contre les illusions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare ? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, souvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sententent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses, & de plus tendres meres, que dans les pays Catholiques ; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour

Pour aimer la vie paisible & domestique il faut la connoître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme, que sa mere n'a point élevée, n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît on ses parens ; on les voit en étrangers ; & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siécle & de maximes qu'on y voit regner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déja on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer ? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur ; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point ;

(11) La voye de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum dicit, Non sum operata malum.* Prov. xxx. 20.

& si

& ſi une ſeule d'entre-vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces educations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales, inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices, ornés du beau nom de talens, ſont l'unique objet de leur voyage ; & honteuſes en arrivant de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis ? Dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mere ſenſée amene ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres ; mais je dis que quand cela ſeroit, ou cette fille eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie ; mais qui eſt-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaiſans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur départ ;

Ah !

Ah! retournons dans notre chaumiere! On y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que ſi, malgré la corruption générale, malgré les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des filles, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes; car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſéches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes perſonnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer? Que ces droits ſont beaux! Qu'ils ſont reſpectables! Qu'ils

ſont

ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus ; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déja par la douceur de ſon caractere & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de ſeize ans, amiable & ſage, qui parle peu, qui écout, de la décence dans ſon maintien & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles ; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens ; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes ? Perſonne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures ; croyez-vous que leurs jugemens me ſoient indifférens ? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs je veux encore honorer leur juſtice : Peu m'importe qu'elles me haiſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre ! Malheur au ſiécle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne ſont plus rien aux hommes ! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome ; Rome, le ſiége de la gloire & de

la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéyens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles Dames Françoises ; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens, que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens ? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue ; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau

n'est

n'eſt point dans l'objet qu'on aime; il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modele imaginaire? En pénétre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! C'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même, les préjugés, ſous le vain nom de raiſon, n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de regner ſur ſoi, fût ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez

aliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore ; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la la perſuaſion. De ce langage, trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille, élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle, dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique devient infailliblement, la proie du premier ſeducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle même ; car celles là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe enſuite reſpecter, comme le temple de Jeſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également ſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon

raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir:

Quæ quia non liceat non facit, illa facit:

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévere.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes? Sans leur dire inceſſament, Soyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; pouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon: faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie,

quetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes ; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme, à la fois honnête, aimable, & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas une non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme ; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née ; elle eſt d'un bon naturel ; elle a le cœur très ſenſible, & cette extrême ſenſi-

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne, ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot ; *Parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pithagore avec tout ſon faſte ? Quelle femme aujourd'hui pouroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

bilité

bilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable ; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle ; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce que sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajuste-

l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piece du ſien n'eſt priſe au haſard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très modeſte en apparence & très coquette en effet ; elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſait les faire imaginer. En la voyant on dit, voilà une fille modeſte & ſage ; mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans maladreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maîtreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur la clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur ces touches noires ; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix ; peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie ; enfin en grandiſſant elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent ; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas

un

un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parcequ'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cruisine & l'office ; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le diné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroit mal-propre ; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature ; il n'y a pas au

monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; enforte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en molesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe: il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidelité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gatoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie

se

se corrigea; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe; elle aime le laitage & les sucreries; elle aime la pâtisserie & les entre-mets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très médiocrement; son sexe, moins laborieux que le nôtre, a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le sait goûter; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parcequ'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes: car le sien ne s'est point formé par la lecture; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaité; elle étoit même folâtre dans son enfance; mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement: c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un

reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le tems de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abbaiſſement lui fît la moindre peine, & ſitôt qu'elle eſt par donnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons

garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte en eux contre l'injuſtice ; la nature ne les fit pas pour la tolerer.

gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogme & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſencielle que la morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours : „ Ma fille, ces connoiſſances ne ſont pas de votre „ âge ; votre mari vous en inſtruira quand il ſera „ tems." Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parcequ'il n'y a rien de ſi beau que la vertu ; elle l'aime, parceque la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux anges ; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parcequ'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deſhonnête ; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir ; elle

l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déja tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaité ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parceque son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même-tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle

elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence

ou par un ſimple, *Je vous remercie* ; mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage François l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagenaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au-deſſous ſitôt qu'elle le pourra ; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le

a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : „ Monsieur, j'ai grand'peur „ de savoir ces choses-là mieux que vous ; si nous „ n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que „ nous pouvons finir ici l'entretien." Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un homage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours

tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit pas à-peu-près ainſi :

„ Sophie, vous voilà grande fille, & ce n'eſt pas „ pour l'être toujours qu'on le devient. Nous „ voulons que vous ſoyez heureuſe ; c'eſt pour „ nous le voulons, parceque notre bonheur dé- „ pend du vôtre. Le bonheur d'une honnête fille „ eſt de faire celui d'un honnête homme ; il faut „ donc penſer à vous marier ; il y faut penſer de „ bonne heure, car du mariage dépend le ſort de la „ vie, & l'on n'a jamais trop de tems pour y „ penſer.

„ Rien n'eſt plus difficile que le choix d'un bon „ mari, ſi ce n'eſt peut-être celui d'une bonne „ femme. Sophie, vous ſerez cette femme rare, „ vous ſerez la gloire de notre vie & le bonheur de „ nos vieux jours : mais de quelque mérite que „ vous ſoyez pourvue, la terre ne manque pas „ d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il „ n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de vous ob- „ tenir ; il y en a beaucoup qui vous honoreroi- „ ent davantage. Dans ce nombre, il s'agit d'en „ trouver un qui vous convienne, de le connoître „ & de vous faire connoître à lui.

„ Le plus grand bonheur du mariage dépend de „ tant de convenances, que c'eſt une folie de les „ vouloir toutes raſſembler. Il faut d'abord s'aſ- „ ſurer des plus importantes ; quand les autres „ s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles man- „ quent, on s'en paſſe. Le bonheur parfait n'eſt „ ſur la terre ; mais le plus grand des malheurs, & „ celui qu'on peut toujours éviter, eſt d'être mal- „ heureux par ſa faute.

„ Il y a des convenances naturelles, il y en a „ d'inſtitution, il y en a qui ne tiennent qu'à l'o- „ pinion ſeule. Les parens ſont juges des deux

„ dernieres

„ dernieres eſpeces, les enfans ſeuls le ſont de la „ premiere. Dans les mariages qui ſe font par „ l'autorité des peres, on ſe regle uniquement ſur „ les convenances d'inſtitution & d'opinion ; ce ne „ ſont pas les perſonnes qu'on marie, ce ſont les „ conditions & les biens ; mais tout cela peut „ changer, les perſonnes ſeules reſtent toujours, „ elles ſe portent par-tout avec elles ; en dépit de „ la fortune, ce n'eſt que par les rapports perſon- „ nels qu'un mariage peut être heureux ou mal- „ heureux.

„ Votre mere étoit de condition, j'étois riche ; „ voilà les ſeules conſidérations qui porterent nos „ parens à nous unir. J'ai perdu mes biens, „ elle a perdu ſon nom ; oubliée de ſa famille, „ que lui ſert aujourd'hui d'être née Demoiſelle ? „ Dans nos déſaſtres, l'union de nos cœurs nous „ a conſolés de tout ; la conformité de nos goûts „ nous a fait choiſir cette retraite ; nous y vivons „ heureux dans la pauvreté, nous nous tenons „ lieu de tout l'un à l'autre : Sophie eſt notre „ tréſor commun ; nous beniſſons le ciel de nous „ avoir donné celui-là, & de nous avoir ôté tout „ le reſte. Voyez, mon enfant, où nous a con- „ duit la Providence ! Les convenances qui nous „ firent marier ſont évanouies ; nous ne ſommes „ heureux que par celles que l'on compta pour „ rien.

„ C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le penchant „ mutuel doit être leur premier lien : leurs yeux, „ leurs cœurs doivent être leurs premiers guides ; „ car comme leur premier devoir, étant unis, eſt „ de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dé- „ pend point de nous-mêmes, ce devoir en emporte „ néceſſairement un autre, qui eſt de commencer „ par s'aimer avant de s'unir. C'eſt-là le droit „ de la nature que rien ne peut abroger : ceux

„ qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont
„ eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bon-
„ heur du mariage & aux mœurs des Cito-
„ yens. Vous voyez, ma Sophie, que nous
„ ne vous prêchons pas une morale difficile.
„ Elle ne tend qu'à vous rendre maîtresse de
„ vous-même, & à nous en rapporter à vous sur
„ le choix de votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raisons pour vous
„ laisser une entiere liberté, il est juste de vous
„ parler aussi des vôtres pour en user avec sagesse.
„ Ma fille, vous êtes bonne & raisonnable, vous
„ avez de la droiture & de la piété, vous avez les
„ talens qui conviennent à d'honnêtes femmes,
„ & vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens;
„ mais vous êtes pauvre; vous avez les biens les
„ plus estimables, & vous manquez de ceux qu'on
„ estime le plus. N'aspirez donc qu'à ce que
„ vous pouvez obtenir, & reglez votre ambition,
„ non sur vos jugemens ni sur les nôtres, mais
„ sur l'opinion des hommes. S'il n'étoit question
„ que d'une égalité de mérite, j'ignore à quoi je
„ devrois borner vos esperances: mais ne les
„ élevez doint au-dessus de votre fortune, &
„ n'oubliez pas qu'elle est au plus bas rang.
„ Bien qu'un homme digne de vous ne compte
„ pas cette inégalité pour un obstacle, vous devez
„ faire alors ce qu'il ne fera pas: Sophie doit
„ imiter sa mere, & n'entrer que dans une fa-
„ mille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point
„ vû notre opulence, vous êtes née durant notre
„ pauvreté; vous nous la rendez douce & vous
„ la partagez sans peine. Croyez-moi, Sophie, ne
„ cherchez point des biens dont nous béniſſons le
„ Ciel de nous avoir délivrés; nous n'avons
„ goûté le bonheur qu'après avoir perdu la
„ richesse.

„ Vous êtes trop aimable pour ne plaire à per-
sonne,

„ ſonne, & votre miſere n'eſt pas telle qu'un
„ honnête homme ſe trouve embarraſſé de vous.
„ Vous ſerez recherchée, & vous pourrez l'être
„ de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils ſe
„ montroient à vous tels qu'ils ſont, vous les
„ eſtimeriez ce qu'ils valent; tout leur faſte ne
„ vous en impoſeroit pas long-tems ; mais quoi-
„ que vous ayez le jugement bon, & que vous
„ vous connoiſſiez en mérite, vous manquez
„ d'expérience & vous ignorez juſqu'où les
„ hommes peuvent ſe contrefaire. Un fourbe
„ adroit peut étudier vos goûts pour vous ſéduire,
„ & feindre auprès de vous des vertus qu'il n'aura
„ point. Il vous perdroit, Sophie, avant que
„ vous vous en fuſſiez apperçue, & vous ne con-
„ noîtriez votre erreur que pour la pleurer. Le
„ plus dangereux de tous les piéges, & le ſeul
„ que la raiſon ne peut éviter, eſt celui des ſens ;
„ ſi jamais vous avez le malheur d'y tomber, vous
„ ne verrez plus qu'illuſions & chimeres, vos
„ yeux ſe facineront, votre jugement ſe troublera,
„ votre volonté ſera corrompue, votre erreur
„ même vous ſera chere, & quand vous ſeriez en
„ état de la connoître, vous n'en voudriez pas
„ revenir. Ma fille, c'eſt à la raiſon de Sophie
„ que je vous livre ; je ne vous livre point au
„ penchant de ſon cœur. Tant que vous ſerez
„ de ſang-froid, reſtez votre propre juge ; mais
„ ſitôt que vous aimerez, rendez à vôtre mere le
„ ſoin de vous.

„ Je vous propoſe un accord qui vous marque
„ notre eſtime & rétabliſſe entre nous l'ordre
„ naturel. Les parens choiſiſſent l'époux de leur
„ fille & ne la conſultent que pour la forme ; tel
„ eſt l'uſage. Nous ferons entre nous tout le
„ contraire ; vous choiſirez & nous ſerons con-
„ ſultés. Uſez de votre droit, Sophie ; uſez-en

„ librement

„ librement & ſagement. L'époux qui vous „ convient doit être de votre choix & non pas „ du nôtre ; mais c'eſt à nous de juger ſi vous ne „ vous trompez pas ſur les convenances, & ſi „ ſans le ſavoir vous ne faites point autre choſe „ que ce que vous voulez. La naiſſance, les „ biens, le rang, l'opinion n'entreront pour rien „ dans nos raiſons. Prenez un honnête homme „ dont la perſonne vous plaiſe & dont le caractere „ vous convienne quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous „ l'acceptons pour notre gendre. Son bien ſera „ toujours aſſez grand, s'il a des bras, des mœurs, „ & qu'il aime ſa famille. Son rang ſera tou- „ jours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la vertu. „ Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'im- „ porte ? Nous ne cherchons pas l'approbation „ publique ; il nous ſuffit de votre bonheur.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer : mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur la reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent que lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſurtout les ſentimens dont ſont cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un cont epoids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti.

La

La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la sensibili é d'une Angloise, elle a pour contenir son cœur & ses sens la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, & qui, dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens là que par des exemples : tant-pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même, ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risque rai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu import ; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir

dans

dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes ; lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cette air d'autorité, qui ſemble accepter les homages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice : c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyants, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croyent qu'étourdir ſa vie c'eſt en jouir. Sophie, ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédomageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier ; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit

avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere, inquiette de ce changement, réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage inſinuant & ces careſſes invincibles que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. „ Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir ? Qui eſt-ce qui plaint tes peines ? Qui eſt ce qui les partage ? Qui eſt ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi ? Ah ! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître ?"

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle ; elle étoit trop ſage pour lui faire un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime ? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle ?

Ne

Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester ; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit-elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations, la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modele est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux

mourir

mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même; il vaut mieux n'être, plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause: *Eh! bien la voilà*, dit-elle en jettant le livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre; c'étoient les *Aventures de Télémaque*. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin, avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son pere & sa mere connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se trompérent: la raison n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence

en

en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. „Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne deshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vus; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere! Pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous."

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précedérent? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles?

filles ? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à ſa chimère par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non, j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiécle, l'enthouſiaſme de l'honnête & du beau n'eſt pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la nature qui nous preſcrit de prendre tant de peines pour réprimer des deſirs immoderés ? Je réponds que non, mais qu'auſſi ce n'eſt point la nature qui nous donne tant de deſirs immoderés. Or tout ce qui n'eſt pas d'elle eſt contre elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile ſa Sophie ; reſſuſcitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un deſtin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé ſa raiſon ; je me ſuis égaré moi-même. Revenons ſur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres eſt l'effet de ſon éducation.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parceque les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant developpé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'education, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préferer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent;

plus

plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille ; chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionals soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres, qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille deshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature ; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere ; car

en me confiant ſon fils il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien ; c'eſt moi qui ſuis le vrai pere d'Emile ; c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouſe d'Emile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée ; peut-être Emile l'a-t-il déja vue ; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon élève un établiſſement au-deſſus de ſon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différentes

rentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parceque chacun des deux ajoûte moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il l'abbaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tiran de ſon chef ; & le maître, devenu l'eſclave, ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction ; ils ſe tromperont pourtant.

Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe, & de complaiſance ; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit regner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoit la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale, & deſhonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres ; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parcequ'on y a peu d'idées de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe gueres. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être

au

au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes : on n'a pas besoin de savoir les *Offices de Ciceron* pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête fait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille, qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme, qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de litterature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle

de l'Enclos. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très juſtement critiquée, parcequ'on ne peut manquer de l'être auſſitôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée : ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari ; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous même : ſoyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur ſa toilette, entourée de brochures de toutes les ſortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? Diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure ; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion ; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt

le

le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; & au bout de trente ans de mariage une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont determiné dans le choix de Sophie. Eleve de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égal par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde ; son éducation n'est ni brillante ni négligée ; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne fait pas, mais il est cultivé pour apprendre ; c'est une terre bien préparée qui n'attend

que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains ; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destiné à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; Que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ

part à l'arri.ée, & dans la vîteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en ſépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélerer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au grè de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment déſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embaraſſé de ces heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occupier à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'é-

coule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour demeurer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ſes déſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de déſirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il déſire ; & ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court guere en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé ? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays ; on ſe détourne à droit, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête

s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ? je la cotoye ; un bois touffu ? je vais sous son ombre ; une grotte ? je la visite ; une carriere ? j'examine les minéraux. Par-tout où me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe par-tout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même ; je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las . . . . mais Emile ne se lasse gueres ; il est robuste ; & pourquoi se lasseroit-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pithagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se resoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ils savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois ; ce cabinet est la terre entiere.

Chaque chose y est à sa place : le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tour dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures, bien douces, rêveurs, tristes, grondans, ou souffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ? Combien un repas grossier paroît savoureux ! Avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guere adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux : car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit ; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe ; tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene dans sa chaumiere ; nous mangeons de

de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : Si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus . . . . . vous auriez trouvé une maiſon de paix . . . . des gens ſi charitables . . . . de ſi bonnes gens ! . . . . Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois. . . Ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci ; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir ; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des maîtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois ; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence ; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître ; il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus ; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien

raiſon ! Quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! Je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere, dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger, nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait un grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile, occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage ; & cela me fait ſonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, ſeuls & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai répond Emile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoute ; & les charmes

charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyſſée & n'a point lu Télémaque ; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'oſer ſouffler. La mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le recit des évenemens qui l'y ont confine ; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne ; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe panche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance ; ſes manieres ſont vives ſans étourderie ; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête à mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrette la retient : elle ſe reproche déja les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La

La mere, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur ; Sophie, remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie ! Est-ce vous que mon cœur cherche ? Est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard ; Guidez-moi, tandis qu'il est tems ; si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif ? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore ; mais qu'importe ! Il s'occupe d'elle, & cela suffit ; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément. Les

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens, elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu ; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit respirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile ; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole ; & l'on aura

aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'Education de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essencielle omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute ? Ce devroit être l'histoire de mon espece : vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrumens aux éducations communes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici non-seulement le premier amour, mais le premiere passion de toute espece ; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par.

par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ? La seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra sont-elles Parisienne ? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déja dans votre maison.

Ce n'est pas le tems des leçons, & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même, ne font qu'irriter sa vivacité : déja Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges à s'établir une espece de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté ; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec

quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parceque j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre ; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'Amant comment on soit mise, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déja sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher ; il ne lui suffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vû pour être obligé de deviner le reste ?

Il est à croire que, durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus ; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier ; il est embarrassé, timide ; ils ne se parlent point ; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils sentent déja le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets, tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre ; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable ; on donne le convert à des paſſans embarraſſés de leur gîte, mais il n'eſt pas décent qu'un Amant couche dans la maiſon de ſa maitreſſe.

A-peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs ; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déja trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſées du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déja la paſſion vous aveugle ? Vous ne voyez déja plus ni les bienſéances ni la raiſon ? Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déſhonorer votre maitreſſe ! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Eſt-ce là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter ? Mon attachement ne fera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront partout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous ; apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables ; parcequ'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes,

vous

vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déja n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asile éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre

séjour

séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel Amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés ; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gater mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme, au milieu de sa course, voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brieveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir ; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant

ciant peu des richeſſes, portant ſa reſſource au bout de ſes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante: ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délice & de jouiſſance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractere que par ſa perſonne; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être du; c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé le r premier penchant. Ce penchant doit être durable: il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il y a? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux? Irai-je troubler une volupté ſi pure? Ah! Tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & ſois aimé! Jouis longtems avant que de poſſeder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre: je n'abregerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible.

Hélas!

Hélas! Il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je ſe ai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Sitôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdue mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin; il erre longtems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup po r moi qui connois ſon naturel emporté: je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois; nous ſommes déja d'anciennes connoiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point: que ſe diroient-ils en notre p éſence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin: ce jardin a pour parterre un potager très bien etendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, c upé en divers ſens de jolis rui ſeaux, & de plattebandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de ſon Homere & to ujours dans l'enthouſiaſme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere la demande. Alcinoüs, leur

leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homére eſt critiqué par des gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue ; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît, à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere ; croyez-vous, pourſuit-il qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon ? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité ; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point d'autre blanchiſſeuſe

(13) „En ſortant du Palais on trouve un vaſte jardin de „ quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, planté de „ grands arbres fleuris, produiſans des poires, des pom„ mes de grenade, & d'autres des plus belles eſpeces, des „ figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans Ja„ mais durant l'année entiere ces beaux arbres ne reſtent „ ſans fruits : l'hiver & l'été, la douce haleine du vent „ d'oueſt fait à la fois nouer les uns & meurir les autres. „ On voit la poire & la pomme vieillir & ſécher ſur leur „ arbre, la figue ſur le figuier & la grape ſur la ſouche. „ La vigne inépuiſable ne ceſſe d'y porter de nouveaux „ raiſins ; on fait cuire & confire les uns au ſoleil ſur une „ aire, tandis qu'on en vendange d'autres, laiſſant ſur la „ plante ceux qui ſont encore en fleurs, en verjus, ou qui „ commencent à noircir. A l'un des bouts, deux quar„ rés bien cultivés de fleurs toute l'année ſont ornés de „ deux fontaines, dont l'une eſt diſtribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir traverſé la Palais, eſt con„ duite à un bâtiment élevé dans la ville pour abreuver „ les Citoyens."

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

qu'elle,

qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant, d'un ton railleur, à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! Il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être; très heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se regler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée; Emile parle & gesticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant, ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie

(14) J'avoue que je sais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir a sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre ; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire ; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déja comploté de me gagner : il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant ! . . . . En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine ; son amitié m'a tout payé.

Les

Les visites se réiterent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déja toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie ; tant de retenue l'étonne peu ; il sent qu'il n'est pas mal après d'elle ; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans ; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter ; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir ! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : Si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre ; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grace au Ciel, il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne ; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-

t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute : Car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espere plus la toucher par la tendresse, il cherche à la flécher par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse ; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble presser ces emportemens, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide : Il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse ; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystere ! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter : loin de m'éviter, elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars ; elle reçoit mes soins avec bonté ; mes services paroissent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler ; servez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos soins funestes à votre éleve :

Ah !

Ah ! Ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire ; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre Sophie plus intraitable ? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très grand de les lui avoir tous sacrifiés ; & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la premiere obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh, malheureux ! Tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & soigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, & de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes ? Faites-vous bien connoître à elle ; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui, dans les tréſors de votre ame noble, de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems, ſurmontez ſa réſiſtance : à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes inéfaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir ; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes

gens

gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! Si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; & lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : Ami, parlez pour moi. Il nous suit de ses yeux avec intérêt : Il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : Il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son élevé ! Avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! Avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! Avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous

empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer !

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſa faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très ſérieuſement & ſi elle accepte ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir données. Mais quoi qu'elle ordonne ; il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent : Vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſiere à décrire les plaiſirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la nature. Ayez ſeulement des cœurs ſenſibles, des ames honnêtes ; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, & dans l'ivreſſe des deſirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes

guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent; je les rassemble sans ordre & sans suite; le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! Qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres, à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que, devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime à sauter; il danse avec elle, il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaité folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il est facteur, il est lutier, aussi bien que menuisier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son pere. Les cadres n'en sont point dorés & n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens, & son charme les embellit tous. Son pere & sa mere se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chere; l'amour a paré toute leur maison;

lui-seul y fait regner sans fraix & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolatre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer: C'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux: il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences

de

de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du système du monde ; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! Deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion ! Ils passent leur tems à dire leur cathéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre ; les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. La fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : Mais en-

fin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontieres que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très utile, & d'en combattre une très funeſte.

Emile aime ; il n'eſt donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus ſecrets Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer ; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il, quelquefois en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe haſarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite : le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas ſans replique : le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente ; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin ? C'eſt ſa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire ! Elle ſe repent de ſa faute ; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet revient plutôt qu'à l'ordinaire.

l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere ; le pere eſt auſſi dans la même chambre : Emile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne ; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte ? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée : il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie, la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle ; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtez trop bon, dit le pere en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere ; & croyant voir un ſigne de conſentement s'approche, en tremblant, du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas ; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie ſous quelque prêtexte ; puis elle adreſſe la parole à Emile,

Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux : „ Monsieur, je crois qu'un jeune homme aussi-bien „ né, aussi-bien élevé que vous, qui a des sentimens & des mœurs, ne voudroit pas payer, du „ deshonneur d'une famille, l'amitié qu'elle lui „ témoigne. Je ne suis ni farouche, ni prude ; „ je sais ce qu'il faut passer à la jeunesse folâtre ; „ & ce que j'ai souffert sous mes yeux, vous le „ prouve assez. Consultez votre ami sur vos „ devoirs, il vous dira quelle différence il y a „ entre les jeux que la presence d'un pere & d'un „ mere autorise, & les libertés qu'on prend loin „ d'eux, en abusant de leur confiance, & tournant „ en piéges les mêmes faveurs qui, sous leurs „ yeux, ne sont qu'innocentes. Il vous dira, „ Monsieur, que ma fille n'a eu d'autre tort avec „ vous, que celui de ne pas voir, dès la premiere „ fois, ce qu'elle ne devoit jamais souffrir : il „ vous dira que tout ce qu'on prend pour faveur „ en devient une, & qu'il est indigne d'un homme „ d'honneur d'abuser de la simplicité d'une jeune „ fille, pour usurper en secret les mêmes libertés „ qu'elle peut souffrir devant tout le monde. Car „ on sait ce que la bienséance peut tolérer en „ public ; mais on ignore où s'arrête dans l'ombre „ du mistere celui qui se fait seul juge de ses „ fantaisies.„

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon éleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés

cédés ſont d'autant plus exacts que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon Amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendu fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible, elle redoute la premiere étincelle & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle eſt ſévere ; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie ; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce ? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe ? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore, n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver ; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrette mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir.

Mais

Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine a tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui: mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe, pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence: elle ſait l'allarmer & le raſſurer préciſément quand il faut; & ſi quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai

J'ai fait voir précédemment comment dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe ; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort ?

L'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel ; cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir devenu paſſion ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe ; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas ; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité ; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour oſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la nature tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, & que quand cette puiſſance eſt ou paroît être illimitée, cette jalouſie eſt à ſon comble : car le mâle alors meſurant ſes droits ſur ſes beſoins ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes eſpeces les femelles, obéiſſant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & cauſent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les eſpeces où un s'unit avec

avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiette aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature, qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir, par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux, où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir

courir à la contrainte, pour éluder les loix de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le font dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux qu'il n'aime sa Maîtresse ; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir, dans l'Ecrit déja cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense ; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité, exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique ; au lieu que l'amour, donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la nature ; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

il

il eſt crédule : la même illuſion qui le cauſe le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante ; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parceque nul n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable ; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, ſenſible, & craintif : il ſera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner ſa Maîtreſſe qu'à menacer ſon Rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſotement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques allarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager ; & les concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné ? O Emile ! Qu'es-tu devenu ? Puis je reconnoître en toi mon Eleve ? Combien je te vois déchu ! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés,

aux

aux passions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scenes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mêne pas des gâteaux; à vingt, par une Maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes, ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere l'effet d'une heureuse éducation? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela surtout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs, il est peu à craindre qu'ils ne sechant pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs, & surtout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance? Puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit

avec

avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer.

Comme il n'y a que de grande maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre pluſieurs ſur tout ſon travail. Cette regle eſt confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de ſentimens, & n'ont pour toute conſtance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ſes anciennes pratiques, & ne perd pas même dans ſa vieilleſſe le goût des plaiſirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en paſſant dans un nouvel âge les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui eſt bien, ſans égard au tems où ils ont commencé ; alors ſeulement vous aurez ſauvé votre ouvrage, & vous ſerez ſûrs d'eux juſqu'à la fin de leurs jeurs : car la révolution la plus à craindre eſt celle de l'âge ſur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au lieu que, quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plûpart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens ne ſont point

point de véritables habitudes, parcequ'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui, n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement, lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint ; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée ; il lui faut le grand air, le mouvement, le fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester ; mais il est inquiet, agité ; il semble se débattre ; il reste, parcequ'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés : & tout cela est vrai ; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie ; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché ? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise ? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son Amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement,

intéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile eſt-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſile que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour reſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre

prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoit Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champs : je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere ; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah ! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant ? Très volontiers, reprends-je à l'inſtant ; auſſi bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout

en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, tressaillit de joie ; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence, s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon Eleve ne méritoit pas mon estime ? Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste & ne murmure point ; que serviroient ses murmures ? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir-même, & je lui dis en l'embraſſant; Quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur; Ne croyez pas que je revienne ſitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant; Ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage: mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: Mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger: s'il eſt venu à ſon aiſe à petits pas & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de tems à eſperer de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins

auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif & sédentaire. Ces jours-là, c'est Emile encore; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses desseins; s'il trouve une carrière de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voyent qu'il la fait en effet. En un mot, il étend son zèle & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont

dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, une cheval, du bétail de toute espece, à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un payſan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16); un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux ; il prend souvent son repas chez les payſans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable delicatesse qui flatte & nourrit

(16) Soigner un payſan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fiévre ; mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave ; leur seul Apoticaire doit être votre Boucher.

l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassé en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & bûvons du vin: mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cueillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il fait courir encore? Mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte: on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdants sont partis. Emile reçoit le prix

des

des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle ; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, & que, plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere ; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent maladroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les haute talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile, n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſouris moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas ; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit ; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie ; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge il acheve ainſi la courſe, lui fait

toucher le but la premiere ; puis criant, *Victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre ! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir ! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les chevaux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point ; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile, un ciseau d'une main & le maillet de l'autre, acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils, & s'élance avec

un

un cri de joie ; après s'être livré à ſes premiers tranſports il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe ; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parcequ'il eſt propre. La folâtre eſſay même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche ; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles ; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allegreſſe & dire ; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons là ? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris ; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage ; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez ! dit la mere, en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois ; Mon fils ! ô mon fils !

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner : Allons nous en, dit, la mere à la fille ; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez a Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit il, de l'ouvrage qui preſſe qu'il faut rendre après demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des Ou-

vriers qui se sont présentés ; si ceux-ci ne manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour-promis. La mere ne réplique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; Vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procedé. Quoi ! dit-elle, est-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables ? O maman ! répond Sophie ; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui ! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence ; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espere de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester ? Maman, ne vous y trompez pas ; c'est pour moi qu'il reste ; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui

& qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus autant & plus que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant que ne connût de loi que la sienne : elle veut regner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part ; jalouse à l'excés de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit ; elle ne veut ni qu'il retarde ni qui l'anticipe ; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle ; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie ! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre ; mais Sophie est équitable & sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est arrivé ? Personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change ; Sophie essuie ses pleurs, ou, si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas

gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste ; il faut rester : mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : Vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie, avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse se affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'une air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser, je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lévres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosillabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile, demi-mort d'effroi, la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie, plus irritée de sa confiance, lui lance un regard

gard qui lui ôte l'envie d'en ſolliciter un ſecond. Émile interdit, tremblant, n'oſe plus, très heureuſement pour lui, ni lui parler ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte ; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

„ Nous ſommes partis hier à quatre heures ; il „ nous étoit preſcrit d'arriver à ſept, & nous pre- „ nons toujours plus de tems qu'il ne nous eſt né- „ ceſſaire, afin de nous repoſer en approchant „ d'ici. Nous avions déja fait les trois quarts du „ chemin quand des lamentations douloureuſes „ nous frappent l'oreille ; elles partoient d'une „ gorge de la colline à quelque diſtance de nous. „ Nous accourons aux cris ; nous trouvons un „ malheureux payſan, qui revenant de la ville un „ peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé ſi „ lourdement qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous „ crions, nous appellons du ſecours ; perſonne ne „ répond ; nous eſſayons de remettre le bleſſé ſur „ ſon cheval, nous n'en pouvons venir à bout : „ au moindre mouvement le malheureux ſouffre „ des douleurs horribles ; nous prenons le parti „ d'attacher le cheval dans le bois à l'écart, puis „ faiſant un brancard de nos bras, nous y poſons „ le bleſſé & le portons le plus doucement qu'il „ eſt poſſible, en ſuivant ſes indications ſur la „ route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le „ trajet étoit long, il fallut nous repoſer pluſieurs „ fois. Nous arrivons enfin rendus de fatigue ;

„ nous

„ nous trouvons avec une surprise amere que „ nous connoissions déja la maison, & que ce „ misérable que nous rapportions avec tant de „ peine, étoit le même qui nous avoit si cordiale- „ ment reçus le jour de notre premiere arrivée „ ici. Dans le trouble où nous étions tous, nous „ ne nous étions point reconnus jusqu'à ce mo- „ ment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à „ lui en donner un troisieme sa femme fut si saisi „ en le voyant arriver, qu'elle sentit des douleurs „ aigües & accoucha peu d'heures après. Que „ faire en cet état dans une chaumiere écartée „ où l'on ne pouvoit esperer aucun secours ? Emile „ prit le parti d'aller prendre le cheval que nous „ avions laissé dans le bois, de le monter, de „ courir à toute bride chercher un Chirurgien „ à la ville. Il donna le cheval au Chirurgien, „ & n'ayant pû trouver assez tôt une garde, il „ revint à pied avec un Domestique, après vous „ avoir expédié un exprès ; tandis qu'embarrassé, „ comme vous pouvez croire, entre un homme „ ayant une jambe cassée & une femme en travail, „ je préparois dans la maison tout ce que je pou- „ vois prévoir être nécessaire pour le secours de „ tous les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du reste ; ce „ n'est pas de cela qu'il est question. Il étoit „ deux heures après minuit avant que nous ayons „ eu ni l'un ni l'autre un moment de relâche. „ Enfin nous sommes revenus avant le jour dans „ notre azile ici proche, où nous avons attendu „ l'heure de votre réveil pour vous rendre compte „ de notre accident."

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté

que

que je ne m'y ſerois attendu ; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon ſort, vous le ſavez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'eſperez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me ſont plus ſacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre ſe leve, lui paſſe un bras autour du cou, lui donne un baiſer ſur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable elle lui dit : Emile, prends cette main, elle eſt à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraſſé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *Bis*, *bis* ; & Sophie, ſans ſe faire preſſer, lui donne auſſi-tôt deux baiſers ſur l'autre joue ; mais preſque au même inſtant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit ſentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le deſire, & c'eſt une bonne œuvre. On y va. On les trouve dans deux lits ſéparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les ſoulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au ſurplus tous deux ſont ſi mal en ordre, qu'ils ſouffrent autant du mal-aiſe que de leur état. Sophie ſe fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans ſon lit ; elle en fait enſuite autant à l'homme ; ſa main douce & légere ſait aller chercher tout ce qui les bleſſe, & faire poſer plus mollement leurs membres endoloris. Ils ſe ſentent déja ſoulagés à ſon approche, on diroit qu'elle devine

vine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour y pourvoir rester long-tems. Le zèle de la charité vaut bien la modestie; ce qu'elle fait, elle le fait si légerement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que Dieu leur envoie; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contempli en silence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait batiser le nouveau né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré; ils croyent y toucher, tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent: il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que feriez vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? Il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pour-

suis-

ſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante ; ce que je ferois . . . . . je n'en ſais rien ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

„ Il faut être heureux, cher Emile ; c'eſt la „ fin de tout être ſenſible ; c'eſt le premier deſir „ que nous imprima la nature, & le ſeul qui ne „ nous quitte jamais. Mais où eſt le bonheur ? „ Qui le ſait ? Chacun le cherche, & nul ne le „ trouve. On uſe la vie à le pourſuivre, & l'on „ meurt ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami, „ quand à ta naiſſance je te pris dans mes bras, „ & que atteſtant l'Etre ſuprême de l'engagement „ que j'oſai contracter, je vouai mes jours au bon„ heur des tiens, ſavois-je moi-même à quoi je „ m'engageois ? Non : je ſavois ſeulement qu'en „ te rendant heureux j'étois ſûr de l'être. En „ faiſant pour toi cette utile recherche, je la ren„ dois commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que nous de„ vons faire, la ſageſſe conſiſte à reſter dans l'in„ action. C'eſt de toutes les maximes celle dont „ l'homme a le plus grand beſoin, & celle qu'il „ ſait le moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans

„ ſavoir

„ savoir où il est c'est s'exposer à le fuir, c'est „ courir autant de risques contraires qu'il y a de „ routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas „ à tout le monde de savoir ne point agir. Dans „ l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-„ être, nous aimons mieux nous tromper à le „ poursuivre que de ne rien faire pour le cher-„ cher, & sortis une fois de la place où nous pou-„ vons le connoître, nous n'y savons plus reve-„ nir.

„ Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la „ même faute. En prenant soin de toi, je réso-„ lus de ne pas faire un pas inutile & de t'em-„ pêcher d'en faire. Je me tiens dans la route „ de la nature, en attendant qu'elle me montrât „ celle du bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit „ la même, & qu'en n'y pensant pas je l'avois „ suivie.

„ Sois mon témoin, sois mon juge, je ne te re-„ cuserai jamais. Tes premiers ans n'ont point été „ sacrifiés à ceux qui les devoient suivre ; tu as „ joui de tous les biens que la nature t'avoit don-„ nés. Des maux auxquels elle t'assujettit, & „ dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux „ qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en „ as jamais souffert aucun que pour en éviter un „ plus grand. Tu n'as connu ni la haine, ni „ l'esclavage. Libre & content, tu es resté juste „ & bon : car la peine & le vice sont inséparables, & jamais l'homme ne devient méchant „ que lorsqu'il est malheureux. Puisse le souvenir de ton enfance se prolonger jusqu'à tes „ vieux jours : je ne crains pas que jamais „ ton bon cœur se la rappelle sans donner quelques bénédictions à la main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'age de raison, je „ t'ai garanti de l'opinion des hommes ; quand

„ ton

„ ton cœur eſt devenu ſenſible, je t'ai préſervé
„ de l'empire des paſſions. Si j'avois pu prolonger
„ ce calme intérieur juſqu'à la fin de ta vie, j'au-
„ rois mis mon ouvrage en ſûreté, & tu ſerois
„ toujours heureux autant qu'un homme peut
„ l'être : mais cher Emile, j'ai eu beau tremper
„ ton ame dans le Stix ; je n'ai pu la rendre par-
„ tout invulnérable ; il s'éleve un nouvel enne-
„ mi que tu n'a pas encore appris à vaincre, &
„ dont je ne puis plus te ſauver. Cet ennemi
„ c'eſt toi-même. La nature & la fortune t'a-
„ voient laiſſé libre. Tu pouvois endurer la mi-
„ ſere ; tu pouvois ſupporter les douleurs du corps,
„ celles de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne te-
„ nois à rien qu'à la condition humaine, & main-
„ tenant tu tiens à tous les attachemens que tu
„ t'es donnés ; en apprenant à deſirer, tu t'es
„ rendu l'eſclave de tes deſirs. Sans que rien
„ change en toi, ſans que rien t'offenſe, ſans
„ que rien touche à ton être, que de douleurs
„ peuvent attaquer ton ame ! Que de maux tu
„ peux ſentir ſans être malade ! Que de morts
„ tu peux ſouffrir ſans mourir ! Un menſonge,
„ une erreur, un doute peut te mettre au déſe-
„ ſpoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros livrés à des
„ douleurs extrêmes faire retentir la ſcène de
„ leurs cris inſenſés, s'affliger comme des femmes,
„ pleurer comme des enfans, & mériter ainſi les
„ applaudiſſemens publics. Souviens-toi du ſcan-
„ dale que te cauſoient ces lamentations, ces cris,
„ ces plaintes, dans des hommes dont on ne de-
„ voit attendre que des actes de conſtance & de
„ fermeté. Quoi ! diſois-tu tout indigné, ce ſont
„ là les exemples qu'on nous donne à ſuivre,
„ les modeles qu'on nous offre à imiter ! A-t-on
„ peur que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez
„ mal-

„ malheureux, assez foible, si l'on ne vient encore
„ encenser sa foiblesse sous la fausse image de la
„ vertu ? Mon jeune ami, sois plus indulgent
„ désormais pour la scène : te voila devenu l'un
„ de ses héros.

„ Tu sais souffrir & mourir ; tu sais endurer
„ la loi de la nécessité dans les maux physiques,
„ mais tu n'as point encore imposé de loix aux
„ appétits de ton cœur, & c'est de nos affections,
„ bien plus que de nos besoins, que nâit le trou-
„ ble de notre vie. Nos desirs sont étendus, notre
„ force est presque nulle. L'homme tient par
„ ses vœux à mille choses, & par lui-même il ne
„ tient à rien, pas même à sa propre vie ; plus
„ il augmente ses attachemens, plus il multiplie
„ ses peines. Tout ne fait que passer sur la terre :
„ tout ce que nous aimons nous échappera tôt
„ ou tard, & nous y tenons comme s'il devoit
„ durer éternellement. Quel effroi sur le seul
„ soupçon de la mort de Sophie ! As-tu donc
„ compté qu'elle vivroit toujours ? Ne meurt-il
„ personne à son âge ? Elle doit mourir, mon
„ enfant, & peut-être avant toi. Qui sait si elle
„ est vivante à présent même ? La nature ne
„ t'avoit asservi qu'à une seule mort ; tu t'as-
„ servis à une seconde ; te voilà dans le cas de
„ mourir deux fois.

„ Ainsi soumis à tes passions déréglées, que tu
„ vas rester à plaindre ! Toujours des privations,
„ toujours des pertes, toujours des allarmes ; tu
„ ne jouiras pas même de ce qui te sera laissé. La
„ crainte de tout perdre t'empêchera de rien pos-
„ séder ; pour n'avoir voulu suivre que tes pas-
„ sions, jamais tu ne les pourras satisfaire. Tu
„ chercheras toujours le repos, il fuira toujours
„ devant toi ; tu seras misérable & tu deviendras
„ méchant ; & comment pourrois-tu ne pas l'être,
„ n'yant

„ n'ayant de loi que tes desirs effrenés ? Si tu ne
„ peux supporter des privations involontaires,
„ comment t'en imposeras-tu volontairement ?
„ Comment sauras-tu sacrifier le penchant au de-
„ voir, & résister à ton cœur pour écouter ta rai-
„ son ? Toi qui ne veux déja plus voir celui qui
„ t'apprendra la mort de ta maîtresse, comment
„ verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vivante ?
„ celui qui t'oseroit dire, elle est morte pour toi,
„ la vertu te sépare d'elle ? S'il faut vivre avec elle
„ quoi-qu'il arrive, que Sophie soit mariée ou
„ non, que tu sois libre ou ne le sois pas, qu'elle
„ t'aime ou te haïsse, qu'on te l'accorde ou qu'on
„ te la refuse, n'importe, tu la veux, il la faut pos-
„ séder à quelque prix que ce soit. Apprends-
„ moi donc à quel crime s'arrête celui qui n'a de
„ loix que les vœux de son cœur, & ne sait ré-
„ sister à rien de ce qu'il desire ?

„ Mon enfant, il n'y a point de bonheur sans
„ courage, ni de vertu sans combat. Le mot de
„ *vertu* vient de *force* ; la force est la base de toute
„ vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foi-
„ ble par sa nature & fort par sa volonté ; c'est en
„ cela que consiste le mérite de l'homme juste ; &
„ quoique nous appellions Dieu bon, nous ne
„ l'appellons pas vertueux, parcequ'il n'a pas be-
„ soin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer
„ ce mot si profane, j'ai attendu que tu fusses en
„ état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte
„ rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoî-
„ tre. Ce besoin vient quand les passions s'éveil-
„ lent : il est déja venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la simplicité de la na-
„ ture, au lieu de te prêcher de pénibles devoirs,
„ je t'ai garanti des vices qui rendent ces devoirs
„ pénibles, je t'ai moins rendu le mensonge odieux
„ qu'inutile, je t'ai moins appris à rendre à cha-

„ cun

„ cun ce qui lui appartient qu'à ne te soucier que „ de ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon que „ vertueux : mais celui qui n'est que bon, ne de- „ meure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la „ bonté se brise &, perit sous le choc des passions „ humaines ; l'homme, qui n'est que bon, n'est „ bon que pour lui.

„ Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est „ celui qui sait vaincre ses affections. Car alors „ il suit sa raison, sa conscience, il fait son de- „ voir, il se tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut „ écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en appa- „ rence ; tu n'avois que la liberté précaire d'un „ esclave à qui l'on n'a rien commandé. Main- „ tenant sois libre en effet ; apprends à devenir „ ton propre maître ; commande à ton cœur, ô „ Emile ! & tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage à faire, & „ cet apprentissage est plus pénible que le pre- „ mier : car la nature nous délivre des maux „ qu'elle nous impose, ou nous apprend à les sup- „ porter ; mais elle ne nous dit rien pour ceux „ qui nous viennent de nous ; elle nous aban- „ donne à nous-mêmes ; elle nous laisse victimes „ de nos passions, succomber à nos vaines dou- „ leurs & nous glorifier encore des pleurs dont „ nous aurions dû rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est la seule, „ peut-être, qui soit digne de toi. Si tu la sais „ régir en homme, elle sera la derniere ; tu sub- „ jugueras toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à „ celle de la vertu.

„ Cette passion n'est pas criminelle, je le sais „ bien ; elle est aussi pure que les ames qui la „ ressentent. L'honnêteté la forma, l'innocence „ l'a nourrie. Heureux amans ! Les charmes de „ la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux

„ de

„ de l'amour; & le doux lien qui vous attend
„ n'eſt pas moins le prix de votre ſageſſe que
„ celui de vôtre attachement. Mais dis-moi,
„ homme ſincere ; cette paſſion ſi pure t'en a-t-
„ elle moins ſubjugué ? T'en es-tu moins rendu
„ l'eſclave, & ſi demain elle ceſſoit d'être inno-
„ cente, l'étoufferois-tu dès demain ? C'eſt à
„ préſent le moment d'eſſayer tes forces ; il n'eſt
„ plus tems quand il les faut employer. Ces
„ dangereux eſſais doivent ſe faire loin du péril.
„ On ne s'exerce point au combat devant
„ l'ennemi ; on s'y prépare avant la guerre ; on
„ s'y préſente déja tout préparé.

„ C'eſt une erreur de diſtinguer les paſſions en
„ permiſes & défendues, pour ſe livrer aux pre-
„ mieres & ſe refuſer aux autres. Toutes ſont
„ bonnes quand on en reſte le maître, toutes ſont
„ mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſujettir. Ce
„ qui nous eſt défendu par la nature, c'eſt d'é-
„ tendre nos attachemens plus loin que nos forces ;
„ ce qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de
„ vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce
„ qui nous eſt défendu par la conſcience, n'eſt
„ pas d'être tentés, mais de nous laiſſer vaincre
„ aux tentations. Il ne dépend pas de nous
„ d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions : mais il
„ dépend de nous de régner ſur elles. Tous les
„ ſentimens que nous dominons ſont légitimes,
„ tous ceux qui nous dominent ſont criminels.
„ Un homme n'eſt pas coupable d'aimer la femme
„ d'autrui, s'il tient cette paſſion malheureuſe
„ aſſervie à la loi du devoir : il eſt coupable
„ d'aimer ſa propre femme au point d'immoler
„ tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs préceptes de
„ morale ; je n'en ai qu'un ſeul à te donner, &
„ celui là comprend tous les autres. Sois homme ;

„ retire

„ retire ton cœur dans les bornes de ta condition.
„ Etudie & connois ces bornes ; quelque étroites
„ qu'elles ſoient, on n'eſt point malheureux tant
„ qu'on s'y renferme : on ne l'eſt que quand on
„ veut les paſſer ; on l'eſt quand, dans ſes deſirs
„ inſenſés, on met au rang des poſſibles ce qui
„ ne l'eſt pas ; on l'eſt quand on oublie ſon état
„ d'homme pour s'en forger d'imaginaires, deſ-
„ quels on retombe toujours dans le ſien. Les
„ ſeuls biens dont la privation coûte, ſont ceux
„ auxquels on croit avoir droit. L'évidente im-
„ poſſibilité de les obtenir en détache, les ſouhaits
„ ſans eſpoir ne tourmentent point. Un gueux
„ n'eſt point tourmenté du deſir d'être Roi ; un
„ Roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être
„ plus homme.

„ Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos
„ plus grands maux : mais la contemplation de
„ la miſere humaine rend le ſage toujours modéré.
„ Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite point pour en
„ ſortir, il n'uſe point inutilement ſes forces pour
„ jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les em-
„ ployant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt
„ en effet plus puiſſant & plus riche de tout ce
„ qu'il deſire de moins que nous. Etre mortel
„ & périſſable, irai-je me former des nœuds éter-
„ nels ſur cette terre, où tout change, où tout
„ paſſe, & dont je diſparoîtrai demain ? O Emile,
„ ô mon fils, en te perdant que me reſteroit-il
„ de moi ? Et pourtant il faut que j'apprenne à
„ te perdre : car qui ſait quand tu me ſeras ôté ?

„ Veux tu donc vivre heureux & ſage ? N'at-
„ tache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point :
„ que ta condition borne tes deſirs, que tes de-
„ voirs aillent avant tes penchans ; étends la loi
„ de la néceſſité aux choſes morales : apprends à
„ perdre ce qui peut t'être enlevé ; apprends à

„ tout

„ tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te
„ mettre au-dessus des évenemens, à détacher ton
„ cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux
„ dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable ;
„ à être ferme dans ton devoir, afin de n'être ja-
„ mais criminel. Alors tu seras heureux malgré
„ la fortune, & sage malgré les passions. Alors
„ tu trouveras, dans la possession même des biens
„ fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler ;
„ tu les posséderas sans qu'il te possedent, & tu
„ sentiras que l'homme, à qui tout échappe, ne
„ jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras
„ point, il est vrais, l'illusion des plaisirs imagi-
„ naires ; tu n'auras point aussi les douleurs qui
„ en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet
„ échange, car ces douleurs sont fréquentes & ré-
„ elles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vain-
„ queur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras
„ encore de celle qui donne un si grand prix à la
„ vie. Tu passeras la tienne sans trouble & la
„ termineras sans effroi : tu t'en détacheras com-
„ me de toutes choses. Que d'autres, saisis d'hor-
„ reur, pensent en la quittant cesser d'être ; in-
„ struit de son néant, tu croiras commencer. La
„ mort est la fin de la vie du méchant, & le com-
„ mencement de celle du juste."

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquietude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame ; je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déja sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais

avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux ? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme ! Il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement ? Quitter Sophie ! La quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure ! . . . . Quoi ! reprends-je, en l'interrompant ; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre : je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage ; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie : je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il seroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors je reprends mon discours.

„ Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, en „ quelque situation qu'il se trouve, puisse être plus „ heureux que vous l'êtes depuis trois mois ? Si „ vous le croyez, détrompez-vous. Avant de „ goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé „ le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que „ vous avez senti. La félicité des sens est passa„ gère. L'état habituel du cœur y perd toujours. „ Vous avez plus joui par l'espérance, que vous „ ne jouirez jamais en réalité. L'imagination, „ qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans la „ possession. Hors le seul être existant par lui„ même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. „ Si cet état eût pu durer toujours, vous auriez „ trouvé le bonheur suprême. Mais tout ce qui „ tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est „ fini, tout est passager, dans la vie humaine ; &

„ quand

„ quand l'état qui nous rend heureux dureroit „ sans ceſſe, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit „ le goût. Si rien ne change au-dehors, le cœur „ change ; le bonheur nous quitte, ou nous le „ quittons.

„ Le tems, que vous ne meſuriez pas, s'écouloit „ durant votre délire. L'été finit, l'hiver s'ap- „ proche. Quand nous pourrions continuer nos „ courſes dans une ſaiſon ſi rude, on ne le ſouffri- „ roit jamais. Il faut bien, malgré nous, changer „ de maniere de vivre ; celle-ci ne peut plus du- „ rer. Je vois dans vos yeux impatiens que cette „ difficulté ne vous embarraſſe guères : l'aveu de „ Sophie & vos propres deſirs vous ſuggerent un „ moyen facile d'éviter la neige, & de n'avoir „ plus de voyage à faire pour l'aller voir. L'expé- „ dient eſt commode ſans doute ; mais le prin- „ temps venu, la neige fond & le mariage reſte ; „ il y faut penſer pour toutes les ſaiſons.

„ Vous voulez épouſer Sophie, & il n'y a pas „ cinq mois que vous la connoiſſez ! Vous voulez „ l'épouſer, non parcequ'elle vous convient, mais „ parcequ'elle vous plaît ; comme ſi l'amour ne „ ſe trompoit jamais ſur les convenances, & que „ ceux qui commencent par s'aimer ne finiſſent „ jamais par ſe haïr. Elle eſt vertueuſe, je le „ ſais ; mais en eſt-ce aſſez ? Suffit-il d'être hon- „ nêtes gens pour ſe convenir ? Ce n'eſt pas ſa „ vertu que je mets en doute, c'eſt ſon caractere. „ Celui d'une femme ſe montre-t-il en un jour ? „ Savez-vous en combien de ſituations il faut „ l'avoir vue pour connoître à fond ſon humeur ? „ Quatre mois d'attachement vous répondent-ils „ de toute la vie ? Peut-être deux mois d'abſence „ vous feront-ils oublier d'elle ; peut-être un au- „ tre n'attend-il que votre éloignement pour vous „ effacer de ſon cœur ; peut-être à votre retour la

„ trouverez-vous auſſi indifférente que vous l'avez „ trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les ſentimens „ ne dépendent pas des principes; elle peut reſter „ fort honnête, & ceſſer de vous aimer. Elle ſera „ conſtante & fidelle, je panche à le croire; mais „ qui vous répond d'elle & qui lui répond de vous, „ tant que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve? „ Attendrez-vous pour cette épreuve, qu'elle vous „ devienne inutile? Attendrez-vous pour vous „ connoître, que vous ne puiſſiez plus vous ſéparer?

„ Sophie n'a pas dix huit ans, à peine en paſſez- „ vous vingt-deux; cet âge eſt celui de l'amour, „ mais non celui du mariage. Quel pere & quelle „ mere de famille! Eh, pour ſavoir élever des en- „ fans, attendez au moins de ceſſer de l'être! „ Savez-vous à combien de jeunes perſonnes les „ fatigues de la groſſeſſe ſupportées avant l'âge ont „ affoibli la conſtitution, ruiné la ſanté, abrégé la „ vie? Savez-vous combien d'enfans ſont reſtés „ languiſſans & foibles, faute d'avoir été nourris „ dans un corps aſſez formé? Quand la mere & „ l'enfant croiſſent à la fois, & que la ſubſtance „ néceſſaire à l'accroiſſement de chacun des deux „ ſe partage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui de- „ ſtinoit la nature: comment ſe peut-il que tous „ deux n'en ſouffrent pas? Ou je connois fort ma „ Emile, ou il aimera mieux avoir une femme & „ des enfans robuſtes, que de contenter ſon impa- „ tience aux dépens de leur vie & de leur ſanté.

„ Parlons de vous. En aſpirant à l'état d'époux „ & de pere, en avez-vous bien médité les devoirs? „ En devenant chef de famille, vous allez devenir „ membre de l'Etat; & qu'eſt-ce qu'être membre „ de l'Etat, le ſavez-vous? Savez-vous ce que c'eſt „ que gouvernement, loix, patrie? Savez-vous à „ quel prix il vous eſt permis de vivre, & pour qui „ vous devez mourir? Vous croyez avoir tout ap-

„ pris,

„ pris, & vous ne savez rien encore. Avant de „ prendre une place dans l'ordre civil, apprenez à le „ connoître & à savoir quel rang vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie ; je ne dis pas „ l'abandonner : si vous en étiez capable, elle se- „ roit trop heureuse de ne vous avoir point épousé ; „ il la faut quitter pour revenir digne d'elle. Ne „ soyez pas assez vain pour croire déja la mériter. „ O combien il vous reste à faire ! Venez remplir „ cette noble tâche ; venez apprendre à supporter „ l'absence ; venez gagner le prix de la fidélité, afin „ qu'à votre retour vous puissiez vous honorer de „ quelque chose auprès d'elle, & demander sa main, „ non comme une grace, mais comme une récom- „ pense."

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas ; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre ; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte. . . . . Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, & puis, me regardant avec assurance, il me dit ; Quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence, n'étant pas un devoir pour elle comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : O Sophie ! Lis dans mon cœur, & sois fidelle ; tu n'as pas un Amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée aigrit la douleur de sa séparation. Ce n'est pas devant son Amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échaper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes

femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle eſt attentive à me flatter ; elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon Amant, ou plutôt de ſon Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure ; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point durant l'abſence réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & ſongez que dans deux ans ces devoirs ſeront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triſte jour, il faut ſe ſéparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embraſſe en recevant mes adieux ; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. „ J'ai tout „ fait pour vous complaire ; je ſavois que je trai- „ tois avec un homme d'honneur : il ne me reſte „ qu'un mot à vous dire. Souvenez-vous que votre „ Eleve a ſigné ſon contrat de mariage ſur la bouche „ de ma Fille."

Quelle différence dans la contenance des deux Amans ? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouſſe des cris, verſe des torrens de pleurs ſur

les mains du pere, de la mere, de la fille, embraſſe en ſanglotant tous les gens de la maiſon, & répete mille fois les mêmes choſes avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras ; elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait ; il eſt déja parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant ! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré : je l'entraîne avec peine : ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné ſi je ne le ramene pas à elle.

DES

DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandat s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant: de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on être Perſan* me ſeroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux ſont le plus en regne, & du ſexe qui les propage le plus.

Un Pariſien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans ſa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'eſprit on puiſſe être auſſi ſtupides. Ce qu'il y a de bizarre eſt que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la deſcription du pays dont un habitant va ſi fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer-là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croyent, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi ?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimonde Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la

la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays ; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parcequ'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point, parcequ'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guere ; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus, mais, plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoit le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe

Françoiſe ne voyage point : le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, ſi ce n'eſt par le commerce & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent, non pour vivre d'induſtrie ; ils ſont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que perſonne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins voyagent le mieux ; parcequ'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois guere que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à ſon Pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux

mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Herodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caracteres originaux des Peuples, s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les Peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation restoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne:

l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les Anciens Peuples, se regardant la plûpart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siécles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grand corps blonds & blancs d'autrefois : les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scithes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au Physique, la même difference de terre à terre & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans

de

de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siécle à siécle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation ?

En même-temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes ; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes,

hommes, l'intérêt de chacun de nous eſt de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voila pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'eſt toujours dans les Capitales que le ſang humain ſe vend à meilleur marché. Ainſi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples ſe reſſemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inſtruire ; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pithagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour ; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très ſurement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyageant à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion ? Ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſaire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ?

Tant

Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parcequ'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens, mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent, tous, meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son Pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or,

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civil avec ses concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'on pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie, comme à la succession de son Pere : encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, cede-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple, jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix, vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille ;

famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de regler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon tems & ſa perſonne ; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire de ſe louer à très bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires ; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier, même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt

toujours

toujours le plus honoré ; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre metier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne ſeront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? Ai-je perdu mes bras ? Ma force eſt-elle épuiſée ? Ne ſais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guere. Je ne veux pour tout bien qu'une petite metairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile ! & dans quel lieu le choiſirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire ; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riches, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être ? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme

homme ſoit ſi facile à trouver ? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance ; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre ; mais où eſt l'Etat où l'on peut ſe dire, la terre que je foule eſt à moi ? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion perſécutante, que de mœurs perverſes, ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de Puiſſans voiſins, à des fripons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'a rondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un large grand-chemin. Que ſi vous vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes, car elles ne vous couteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement ; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau, pourtant, il eſt honnête, il vous rendroit heureux

heureux en effet ; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans, que nous avons pris juſqu'à votre retour, à chercher un azile en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſions, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché partant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réuſſiſſons pas, vous ſerez guéri d'une chimere ; vous vous conſolerez d'un malheur inévitable, & vous vous ſoumettrez à la loi de la néceſſité.

Je ne ſais ſi tous mes Lecteurs appercevront juſqu'où va nous mener cette recherche ainſi propoſée ; mais je ſais bien que ſi, au retour de ſes voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas verſé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute eſpece, il faut que lui ou moi ſoyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique eſt encore à naître, & il eſt à préſumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, & qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne diffèrent que par les expreſſions. Ils diffèrent auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des Sophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu, Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif

positif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui-pourtant, qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres est d'intéresser un Particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions ; Que m'importe ? &, Qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, surtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies, qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait ensorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement ; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur ; son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer : il me suffit qu'elle n'effraye point mon zèle ; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses

ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans, s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force ; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eſt ſurmontée par une autre ; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe ? Ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſitôt qu'on peut faire réſiſtance : droit qui, ce ſemble, n'ajoûteroit pas grand'choſe à la force, & ne ſeroit guere qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin ?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher ? Car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être ?

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, comment elle eſt fondée dans la nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui ? Oſi donc la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ſe qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere ? Car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernat le genre humain ?

Suppoſé que les Peuples ſe fuſſent formés par choix, nous diſtinguerons alors le droit du fait ; & nous demanderons ſi s'étant ainſi ſoumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fuſſent obligés, mais parcequ'ils l'ont bien voulu, cette ſorte de ſociété ne rentre pas toujours dans l'aſſociation libre & volontaire ?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage, nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliener à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans au-

cune espece de condition ? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir ?

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef ; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef ?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de peuple, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un Roi le Peuple est un Peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage, fondé sur le droit de souveraineté, n'en seroit pas le principe.

Nous

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie, & toute ſa puiſſance, ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme parte indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé ; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *Corps Politique :* lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport ; ſavoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers ; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec ſoi, la délibération publique, qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cauſe des deux différens rapports ſous leſquels chacun d'eux eſt enviſagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a, ni ne peut y avoir, d'autre loi fondamentale, proprement dite que le

ſeul pacte ſocial. Ce qui ne ſignifie pas que le corps politique ne puiſſe, à certains égards, s'engager envers autrui ; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être ſimple, un individu.

Les deux parties contractantes, ſavoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puiſſe juger leurs différends, nous examinerons ſi chacun des deux reſte le maître de rompre le contrat quand lui plaît ; c'eſt-à-dire, d'y renoncer pour ſa part ſitôt qu'il ſe croit lézé ?

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que, ſelon le pacte ſocial, le Soverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs ; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous, ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique ; parceque la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables, & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tiranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les Particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain n'obéit qu'à

qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine eminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter ; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs ; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Licurgue ; au lieu que l'abolition des dettes par Solon fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi ? Ce ſujet eſt tout neuf : la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le Peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le Peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout ; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors

l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi ?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat ; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir qu des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on elit ce chef en exécution de la loi n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revétir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité *Du Contrat Social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part.

volonté

volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne pût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ; si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems ? S'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire, formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats*

ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſiderons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-a-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nouspouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple ; &, tout compenſé ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même dégré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps ; mais chaque particulier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix mille à un : c'eſt-à dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix millieme partie de l'autorité ſo verain, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le peuple ſoit compoſé de cent mille hommes ; l'etat des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le Sujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or,

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser ; plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince, & le Peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour ; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible ?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier ; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement

fait partie ; en troiſieme lieu la volonté du peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat conſidéré comme le tout, que par rapport au gouvernement conſidéré comme partie du tout. Dans une légiſlation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être preſque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très ſubordonnée, & par conſéquent la volonté générale & ſouveraine eſt la regle de toutes les autres. Au contraire, ſelon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe concentrent ; la volonté générale eſt toujours la plus foible ; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premierement ſoi-même, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé : nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conſéquent celle-ci au plus haut dégré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or comme c'eſt de ce dégré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême : faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats. Alors la volonté de corps, parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force. Ainſi le gouvernement, toujours avec la même force abſolue, ſera dans ſon *minimum* d'activité.

Ces

Ces regles ſont inconteſtables, & d'autres conſidérations ſervent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magiſtrats ſont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'eſt dans le ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue: mais l'Etat reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parcequ'il eſt dépoſitaire de celle de l'Etat que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain: c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres: la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens

férens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point?

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au monde, que d'y en avoir pluſieurs? N'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'aſſure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum eſſe, nec tanquam in pace ſecurum?* N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

tyrannie

tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité ?

Nous examinerons enfin l'eſpece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant chaque Etat ſon maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggreſſeur injuſte. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté ?

L'Abbé de S. Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable, & ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20) ? Ces recherches nous menent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ſerois pas étonné qu'au milieu de tous nos raiſonnemens, mon jeune homme, qui a du bon ſens, me dît en m'interrompant : On diroit que nous bâtiſſons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la régle ! Il eſt vrai, mon ami ; mais ſongez que le droit ne ſe plie point aux paſſions des hommes, & qu'il s'agiſſoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet ; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes Ecrits à la ſuite de ce même extrait.

droit

droit politique. A préſent que nos fondemens ſont poſés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deſſus, & vous verrez de belles choſes!

Alors je lui fais lire Télémaque, & pourſuivre ſa route: nous cherchons l'heureuſe Salente, & le bon Idoménée rendu ſage à force de malheurs. Chemin faiſant nous trouvons beaucoup de Proteſilas, & point de Philoclès. Adraſte Roi des Dauniens n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggerons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes: perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place, & ne deſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que Télémaque & Mentor ſont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ſerions plus bienfaiſans; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ſerions ſans le ſavoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la menent

nent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, il lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siécle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vû de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent, tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice,

Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange: c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté rélative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution s'élude & devient vaine, mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe

masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtems.

La seconde marque de la bonté rélative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere ; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plûpart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent, sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siécle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir, que la France seroit beaucoup plus puissante si Paris étoit anéanti. Non seulement le Peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat ; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel

quel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ſes Villes, ce n'eſt qu'ainſi que vous le connoitrez. Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'ils produit ſur le Peuple, & dans tous les degrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond, ſe trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous qu'on connoit cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués, qu'on commence à ſentir l'eſprit du Miniſtere ; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre ; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées paroiſſent en valoir beaucoup mieux ; plus elles ſe rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere ; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'un s'altérant à force de culture, qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce

ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes Villes où régne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est guere à craindre pour mon Emile ; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parceque ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour ; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, & qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs, on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité ; & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise, en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses Lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : surpris de ce caprice, je

je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoi-qu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences Nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son élève, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; Peut-on savoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur, voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son élève d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas longtems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son Pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes de Lord „ John. Miss Betti Roldham vint hier passer „ l'après-midi avec elle & voulut à toute force „ travailler à son ouvrage. Sachant que Luci „ s'étoit levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, „ j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit, & je l'ai „ trouvé occupée à défaire tout ce qu'avoit fait „ hier Miss Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait „ dans tout présent un seul point d'une autre „ main que la sienne."

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur; Vous avez un élève d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miss Luci, n'est-elle point arrangée? N'est-ce point

un

un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, & Dieu a beni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est tems de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, & il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs virtus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels, n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent, ou qui leur en fait penser favorablement, tandis qu'ils y sont : de retour chez eux ils en rabattent & ne sont que justes. Je serois bien aise que l'Etranger que je consulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

APRES avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes ; Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainsi :

„ A quoi je me fixe ! A rester tel que vous „ m'avez fait être, & à n'ajouter volontairement „ aucune autre chaîne à celle dont me chargent „ la nature & les loix. Plus j'examine l'ouvrage „ des hommes dans leurs institutions, plus je vois „ qu'à force de vouloir être indépendans ils se „ font esclaves, & qu'ils usent leur liberté même „ en vains efforts pour l'assurer. Pour ne pas „ céder au torrent des choses, ils se font mille „ attachemens ; puis sitôt qu'ils veulent faire un „ pas ils ne peuvent, & sont étonnés de tenir à „ tout. Il me semble que pour se rendre libre „ on n'a rien à faire ; il suffit de ne pas vouloir „ cesser de l'être. C'est vous, O mon maître, „ qui m'avez fait libre en m'apprenant à céder „ à la nécessité. Qu'elle vienne quand il lui „ plaît, je m'y laisse entraîner sans contrainte, & „ comme je ne veux pas la combattre, je ne „ m'attache à rien pour me retenir. J'ai cherché „ dans nos voyages si je trouverois quelque coin „ de terre où je puisse être absolument mien ;

„ mais

„ mais en quel lieu parmi les hommes ne dépend-
„ on plus de leurs passions ? Tout bien examiné,
„ j'ai trouvé que mon souhait même étoit contra-
„ dictoire ; car dussé-je ne tenir à autre chose,
„ je tiendrois au moins à la terre où je me serois
„ fixé : ma vie seroit attachée à cette terre comme
„ celle des Dryades l'étoit à leurs arbres ; j'ai
„ trouvé qu'empire & liberté étant deux mots in-
„ compatibles, je ne pouvois être maître d'une
„ chaumiere qu'en cessant de l'être de moi."

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

„ Je me souviens que mes biens furent la cause
„ de nos recherches. Vous prouviez très soli-
„ dement que je ne pouvois garder à la fois ma
„ richesse & ma liberté, mais quand vous vouliez
„ que je fusse à la fois libre & sans besoins, vous
„ vouliez deux choses incompatibles, car je ne
„ saurois me tirer de la dépendance des hommes,
„ qu'en rentrant sous celle de la nature. Que
„ ferai-je donc avec la fortune que mes parens
„ m'ont laissée ? Je commencerai par n'en point
„ dépendre ; je relâcherai tous les liens qui m'y
„ attachent : si on me la laisse, elle me restera ;
„ si on me l'ôte, on ne m'entraînera point avec
„ elle. Je ne me tourmenterai point pour la re-
„ tenir, mais je resterai ferme à ma place. Riche
„ ou pauvre je serai libre. Je ne le serai point
„ seulement en tel pays, en telle contrée, je le
„ serai par toute la terre. Pour moi, toutes les
„ chaînes de l'opinion sont brisées, je ne connois
„ que celles de la nécessité. J'appris à les porter
„ dès ma naissance & je les porterai jusqu'à la
„ mort, car je suis homme ; & pourquoi ne sau-
„ rois-je pas les porter étant libre, puisqu'étant
„ esclave il les faudroit bien porter encore, &
„ celles de l'esclavage pour surcroît ?

„ Que

„ Que m'importe ma condition sur la terre? „ Que m'importe où que je sois? Par-tout où „ il y a des hommes, je suis chez mes freres; „ par-tout où il n'y en a pas, je suis chez moi. „ Tant que je pourrai rester indépendant & riche, „ j'ai du bien pour vivre & je vivrai. Quand „ mon bien m'assujettira, je l'abandonnera sans „ peine; j'ai des bras pour travailler, & je vivrai. „ Quand mes bras me manqueront, je vivrai si „ l'on me nourrit, je mourrai si l'on m'aban- „ donne; je mourrai bien aussi quoiqu'on ne „ m'abandonne pas; car la mort n'est pas une „ peine de la pauvreté, mais une loi de la nature. „ Dans quelque tems que la mort vienne, je la „ défie; elle ne me surprendra jamais faisant des „ préparatifs pour vivre; elle ne m'empêchera „ jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si j'é- „ tois sans passions, je serois, dans mon état „ d'homme indépendant, comme Dieu même, „ puisque ne voulant que ce qui est, je n'aurois „ jamais à lutter contre la destinée. Au moins, „ je n'ai qu'une chaîne, c'est la seule que je por- „ terai jamais, & je puis m'en glorifier. Venez „ donc, donnez-moi Sophie, & je suis libre.

„ Cher Emile, je suis bien aise d'entendre sor- „ tir de ta bouche des discours d'homme, & d'en „ voir les sentimens dans ton cœur. Ce désin- „ téressement outré ne me déplaît pas à ton âge. „ Il diminuera quand tu auras des enfans, & tu „ seras alors précisément ce que doit être un bon „ pere de famille & un homme sage. Avant tes „ voyages, je savois quel en seroit l'effet; je sa- „ vois qu'en regardant de près nos institutions „ tu serois bien éloigné d'y prendre la confiance „ qu'elles ne méritent pas. C'est en vain qu'on „ aspire à la liberté sous la sauvegarde des loix.

„ Des loix! Où eſt-ce qu'il y en a, & où eſt-ce
„ qu'elles ſont reſpectées? Par-tout tu n'as vu
„ regner ſous ce nom que l'intérêt particulier &
„ les paſſions des hommes. Mais les loix éter-
„ nelles de la nature & de l'ordre exiſtent. Elles
„ tiennent lieu de loi poſitive au ſage; elles ſont
„ écrites au fond de ſon cœur par la conſcience
„ & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il doit s'aſ-
„ ſervir pour être libre, & il n'y a d'eſclave que
„ celui qui fait mal, car il le fait toujours mal-
„ gré lui. La liberté n'eſt dans aucune forme
„ de gouvernement, elle eſt dans le cœur de
„ l'homme libre, il la porte par-tout avec lui.
„ L'homme vil porte par-tout la ſervitude. L'un
„ ſeroit eſclave à Geneve, & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu
„ me demanderois peut-être où eſt la patrie, &
„ tu croirois m'avoir confondu. Tu te trompe-
„ rois, pourtant, cher Emile, car qui n'a pas une
„ patrie a du moins un pays. Il y a toujours
„ un gouvernement & des ſimulacres de loix ſous
„ leſquels il a vécu tranquille. Que le contrat
„ ſocial n'ait point été obſervé, qu'importe, ſi l'in-
„ térêt particulier l'a protegé comme auroit fait
„ la volonté générale, ſi la violence publique l'a
„ garanti des violences particulieres, ſi le mal
„ qu'il a vu faire lui a fait aimer ce qui étoit
„ bien, & ſi nos inſtitutions mêmes lui ont fait
„ connoître & haïr leurs propres iniquités? O
„ Emile! Où eſt l'homme de bien qui ne doit
„ rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce
„ qu'il y a de plus précieux pour l'homme, la
„ moralité de ſes actions & l'amour de la vertu.
„ Né dans le fond d'un bois il eût vécu plus
„ heureux & plus libre; mais n'ayant rien à
„ combattre pour ſuivre ſes penchans il eût été
„ bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, &

„ maintenant

„ maintenant il fait l'être malgré ſes paſſions.
„ La ſeule apparence de l'ordre le porte à le con-
„ noître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert
„ que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul
„ un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe
„ vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt com-
„ mun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun pro-
„ fit des loix; elles lui donnent le courage d'être
„ juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas
„ vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui
„ ont appris à regner ſur lui.

„ Ne dis donc pas, Que m'importe où que je
„ ſois? Il t'importe d'être où tu peux remplir
„ tous tes devoirs, & l'un de ces devoirs eſt l'at-
„ tachement pour le lieu de ta naiſſance. Tes
„ compatriotes te protegerent enfant, tu dois les
„ aimer étant homme. Tu dois vivre au milieu
„ d'eux, ou du moins en lieu d'où tu puiſſes leur
„ être utile autant que tu peux l'être, & où ils
„ ſachent où te prendre, ſi jamais ils ont beſoin
„ de toi. Il y a telle circonſtance où un homme
„ peut être plus utile à ſes concitoyens hors de
„ ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon ſein. Alors
„ il doit n'écouter que ſon zèle & ſupporter ſon
„ exil ſans murmure; cet exil même eſt un de
„ ſes devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui rien
„ n'impoſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'as
„ pas pris le triſte emploi de dire la vérité aux
„ hommes, va vivre au milieu d'eux, cultive leur
„ amitié dans un doux commerce, ſois leur bien-
„ faiteur, leur modele: ton exemple leur ſervira
„ plus que tous nos livre, & le bien qu'ils te ver-
„ ront faire les touchera plus que tous nos vains
„ diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre
„ dans les grandes Villes; au contraire un des ex-
„ emples que les bons doivent donner aux autres

„ eſt celui de la vie patriarchale & champêtre, la „ premiere vie de l'homme, la plus paiſible, la „ plus naturelle, & la plus douce à qui n'a pas le „ cœur corrompu. Heureux, mon jeune ami, le „ pays où l'on n'a pas beſoin d'aller chercher la „ paix dans un déſert ! Mais où eſt ce pays ? Un „ homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon penchant „ au milieu des villes, où il ne trouve preſque à „ exercer ſon zèle que pour des intrigans ou pour „ des fripons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui viennent y chercher fortune ne fait „ qu'achever de dévaſter le pays, qu'au contraire „ il faudroit repeupler aux dépens des villes. Tous „ les hommes qui ſe retirent de la grande ſociété „ ſont utiles préciſément parcequ'ils s'en retirent, „ puiſque tous ſes vices lui viennent d'être trop „ nombreuſe. Ils ſont encore utiles lorſqu'ils „ peuvent ramener dans les lieux déſerts la vie, „ la culture, & l'amour de leur premier état. Je „ m'attendris en ſongeant combien de leur ſimple retraite Emile & Sophie peuvent répandre de „ bienfaits autour d'eux ; combien ils peuvent „ vivifier la campagne & ranimer le zèle éteint de „ l'infortuné villageois. Je crois voir le peuple „ ſe multiplier, les champs ſe fertiliſer, la terre „ prendre une nouvelle parure, la multitude & „ l'abondance transformer les travaux en fêtes ; „ les cris de joie & les bénédictions s'élever du „ milieu des jeux autour du couple aimable qui „ les a ranimés. On traite l'âge d'or de chimere, „ & c'en ſera toujours une pour quiconque a le „ cœur & le goût gâtés. Il n'eſt pas même vrai „ qu'on le regrette, puiſque ces regrets ſont toujours vains. Que faudroit-il donc pour le faire „ renaître ? Un ſeule choſe, mais impoſſible ; ce „ ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déja renaître autour de l'habitation

„ de

„ de Sophie ; vous ne ferez qu'achever enſemble
„ ce que ſes dignes parens ont commencé. Mais,
„ cher Emile, qu'une vie ſi douce ne te dégoûte
„ pas des devoirs pénibles, ſi jamais ils te ſont
„ impoſés : ſouviens toi que les Romains paſſoient
„ de la charrue au Conſulat. Si le Prince ou
„ l'Etat t'appelle au ſervice de la patrie, quitte
„ tout pour aller remplir, dans le poſte qu'on
„ t'aſſigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si
„ cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt un moyen
„ honnête & ſûr de t'en affranchir ; c'eſt de la
„ remplir avec aſſez d'intégrité pour qu'elle ne te
„ ſoit pas long-tems laiſſée. Au reſte, crains peu
„ l'embarras d'une pareille charge : tant qu'il y
„ aura des hommes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi
„ qu'on viendra chercher pour ſervir l'Etat."

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche ? Non, je ſens auſſi bien que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens ; je vois couronner mes ſoins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme

des

des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire : ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns, & le propos leger des autres, me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre tems, leur sont très sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je vaux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flame vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de

de vehémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dedaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir? Je les laisse faire, & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple, que vous n'aurez reçu de personne, & que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le seul possible ?

Ils se regardent, en souriant & se moquant de ma simplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Emile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guére. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme presse de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui ren-

dre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-je ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet, dit Emile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pensez, peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie, & ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie ; mais il s'agit du dessin de vos jours. Pour un si grand objet souffrez, entre un époux & un pere, des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, & un droit des plus doux témoignages de l'amour ? C'est le desir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même ! Doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle

qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne ; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux ; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je ſais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicateſſe & du véritable amour, l'amant ſe trompe-t-il ſur la volonté ſecrette ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuſer ? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés : au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Emile ſe fâche, ſe récrie ; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement : je fais rougir Emile de ſon peu de délicateſſe ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me démentir. Emile inquiet conſulte les

yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidelité promise il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : Souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain . . . . . L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere ; les plus doux attraits de la volupte n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs

firs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain, j'apperçois déja quelque changement de scène. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiette, j'interroge Emile en particulier ; j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit-à-part la nuit précédente. L'imperieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amerement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus

plus mal-à-propos. Chere Sophie, rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne : il la conservera long-tems pour vous.

„ Il faut, ma chere enfant, que je vous explique „ mes vues dans la conversation que nous eûmes „ tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-être „ apperçû qu'un art de ménager vos plaisirs pour „ les rendre durables. O Sophie ! Elle eut un autre objet plus digne de mes soins. En devenant „ vôtre époux, Emile est devenu votre chef ; c'est „ à vous d'obéir, ainsi l'a voulu la nature. Quand „ la femme ressemble à Sophie, il est pourtant „ bon que l'homme soit conduit par elle ; c'est „ encore une loi de la nature ; & c'est pour vous „ rendre autant d'autorité sur son cœur que son „ sexe lui en donne sur vôtre personne, que je „ vous ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en „ coutera des privations pénibles, mais vous régnerez sur lui si vous savez régner sur vous ; & „ ce qui s'est déja passé me montre que cet art „ difficile n'est pas au-dessus de vôtre courage. „ Vous régnerez long-tems par l'amour, si vous „ rendez vos faveurs rares & précieuses, si vous „ savez les faire valoir. Voulez-vous voir vôtre „ mari sans cesse à vos pieds ? Tenez le toujours à „ quelque distance de vôtre personne. Mais dans „ votre sévérité mettez de la modestie, & non pas „ du caprice ; qu'il vous voye réservée, & non pas „ fantasque ; gardez qu'en ménageant son amour, „ vous ne le fassiez douter du vôtre. Faites-vous „ chérir par vos faveurs, & respecter par vos re„ fus ; qu'il honore la chasteté de sa femme, sans „ avoir à se plaindre de sa froideur.

„ C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous donnera „ sa confiance, qu'il écoutera vos avis, qu'il vous

„ con-

„ consultera dans ses affaires, & ne résoudra rien „ sans en délibérer avec vous. C'est ainsi que „ vous pouvez le rappeller à la sagesse, quand „ il s'égare le ramener par une douce persuasion, „ vous rendre aimable pour vous rendre utile ; „ employer la coquetterie aux intérêts de la vertu, „ & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que cet art „ même puisse vous servir toujours. Quelque „ précaution qu'on puisse prendre, la jouissance „ use les plaisirs, & l'amour avant tous les autres. „ Mais quand l'amour a duré long-tems, une „ douce habitude en remplit le vuide, & l'attrait „ de la confiance succede aux transports de la „ passion. Les enfans forment entre ceux qui „ leur ont donné l'être une liaison non moins „ douce & souvent plus forte que l'amour même. „ Quand vous cesserez d'être la maîtresse d'Emile, „ vous serez sa femme & son amie ; vous serez la „ mere de ses enfans. Alors, au lieu de vôtre „ premiere réserve, établissez entre vous la plus „ grande intimité ; plus de lit-à-part, plus de re- „ fus, plus de caprice. Devenez tellement sa „ moitié qu'il ne puisse plus se passer de vous, & „ que, sitôt qu'il vous quitte, il se sente loin de „ lui-même. Vous qui sites si bien régner les „ charmes de la vie domestique dans la maison „ paternelle, faites les régner ainsi dans la vôtre. „ Tout homme qui se plaît dans sa maison aime „ sa femme. Souvenez-vous que si votre époux „ vit heureux chez lui, vous serez une femme „ heureuse.

„ Quant-à-présent, ne soyez-pas si sévere à „ votre amant : il a mérité plus de complaisance ; „ il s'offenseroit de vos allarmes ; ne ménagez „ plus si fort sa santé aux dépens de son bonheur,

„ &

„ & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point attendre „ le dégoût ni rebuter le deſir ; il ne faut point „ refuſer pour refuſer, mais pour faire valoir ce „ qu'on accorde."

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux : Il faut bien ſupporter le joug qu'on s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Surtout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer ; après quoi je dis à mon éleve : Cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à preſent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en béniſſant la Providence, & pouſſant d'ardens ſoupirs ! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent ! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer ! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, que les empêcherent, au même âge, de

goûter

goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'azile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : Mon maître, félicitez votre enfant ; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par un autre que moi, dussé-je aussi bien choisir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même : mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & reposez-vous : il en est tems.

FIN.

ERRATA. *Tome* IV.

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*Lisez*
1	16	a dit	dit
5	24	ſuccés pour	ſuccés. Pour
27	7	de traits	des traits
50	34, 35	dans les qualitéz communes aux deux,	dans tout le reſte,
120	2	des gens de goût,	les gens de goût,
128	17	accepte	accepta

TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. Le Tome quatrieme.
N. Les Notes.

ACADEMIES, T. iii. p. 159
Agrigentins, grands bâtisseurs, iii. 166
Adolescents, doivent être traités en hommes, iii. 108
Et instruits de ce qu'on leur a caché, iii. 114
Mais avec quelles préparations, iii. 117, 120
Moyen de les exposer dans le monde, presque sans risque, iii. 131 *& suiv.*
Plus dociles que dans leur enfance, iii. 138
Adraste, Roi des Dauniens, iv. 207
Album, des Voyageurs Allemands, iv. 180
Alcinoüs, son Jardin, iv. 128 *n.*
Alexandre, iii. 119
Amatus Lusitanus, iii. 30 *n.*
Ame de l'homme, son immatérialité prouvée, iii. 43
Sa destruction ne peut se concevoir, iii. 44
Amour, sentiment rempli d'équité, iv. 139
Son pouvoir sur les inclinations des jeunes gens, iv. 212
Anciens, sources de la pure littérature, iii. 159
Anglois & François, comparés par rapport aux Voyages, iv. 352, 354
Antoine, iii. 120
Apelles, iv. 31
Aristide, iii. 92
Aristocratie, ce que c'est, iv. 204
Ses limites, *ibid.*

Convient aux Etats médiocres, iv. 205
Argent, tue l'amour, iii. 168
Apicius, iii. 162
Arts d'agrément, n'ont pas besoin de Professeurs, iv. 35
Athéisme, iii. 100 *& suiv. n.*
Atômes, iii. 27, 36 *n.*
Aubenton (M. d'), iv. 106
Aurelius Victor, cité, iii. 124
Auteurs, leur conversation plus profitable que leurs livres, iii. 156

BAYLE, iii. 100 *n.*
Beau, (le Sieur *le*) ce qu'il dit des Sauvages, iii. 107.
Beauté, son vrai triomphe est de briller par elle-même, iv. 30
Grande beauté moins à rechercher qu'à fuir dans le mariage, iv. 100
Bible, modestie de son langage, iii. 122
Bonheur, (le) fin de tout être sensible, iv. 161
Sa route, celle de la nature, iv. 162
Braconiers, iii. 175
Brantôme, trait singulier qu'il rapporte, iv. 70 *n.*
Bucentaure, iii. 118 *n.*

CAPITALES, (Villes) se ressemblent toutes. iv. 208
Il ne faut pas y aller étudier les Nations, *ibid.*
Catéchisme, iv. 41
Modele d'introduction, iv. 42 *& suiv.*
Catilina, iii. 53
Caton, iii. 52
César, iii. 52
Charron, cité, iii. 69 *n.*
Chasse, (la) son utilité relativement à l'éducation, iii. 115
Ses inconvéniens où elle n'est pas libre, iii. 175
Ciceron, comparé à Démosthene, iii. 158
Circé, iv. 155
Citoyens, sens de ce mot, iv. 135
Les François en ont dénaturé l'idée, iii. 147 *n.*
Clarke, iii. 17
Cléopâtre, iii. 124
Cœur, nécessité d'imposer des loix à ses appétits, iv. 164
Collections, de tableaux & de livres, toujours incomplettes, iii. 166
Compilateurs, modernes, iii. 159
Condamine, (M. de la) singularité qu'il rapporte, iii. 20

Confiance, moyen de gagner celle des personnes qu'on veut ramener au bien, iii. 5
Conscience, le meilleur des Casuistes, iii. 50 *& suiv.*
Le plus éclairé des Philosophes, iv. 99
Autres notions, iii. 55, 58
Pourquoi si peu écoutée, iii. 59
Contrat social, iv. 194
Produit un corps moral & collectif, iv. 195
Seule loi fondamentale, iv. 196
N'a jamais besoin d'autre garant que la force publique, *ibid.*
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature, iv. 197
Convenances, par rapport au mariage; combien de sortes, iv. 83. voyez *Mariage.*
Coquettes, leur manége, iv. 53
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes, iv. 69, 70
Coriolan, iv. 66
Corps politique, ses diverses dénominations, iv. 195
Différentes dénominations de ses membres, & relativement à quoi, *ibid.*
Corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain, iv. 199
Le corps entier, considéré sous différens rapports, prend différentes dénominations, *ibid.*
Comment s'appellent les membres de ce corps, *ibid.*
Couvents, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle, iv. 18. *& suiv.*
Véritables écoles de coquetterie, iv. 61
Ctésias, iv. 182

DALILA, iv. 8
Darius, en Scythie, iii. 119
Quel present lui envoie le Roi des Scythes, *ibid.*
Effet qu'il produit, *ibid.*
Décemvirs, iv. 66
Démocratie, ce que c'est, iv. 203
Convient aux petits Etats, iv. 205
Démosthene, comparé à Ciceron, iii. 158
Descartes, iii. 13, 24 *& suiv.*
Deuteronome, iii. 75 *n.*
Adoucissement d'une de ses loix, iv. 7
Diane, iii. 116
Dieu, incompréhensible, iii. 32, 47, 49
Puissant, bon, juste, iii. 42, 48
Immatériel,

Immatériel, iii. 47
Eternel, iii. 48
Intelligent, & comment, *ibid.*
Diogene, iii. 119
Dogmes importans, quels? iv. 47 *& suiv.*
Domestiques, il en faut avoir peu pour être bien servi, iii. 164
Droit politique, iv. 190
Droit de force, iv. 192
Droit de nature, iv. 193
Droit d'esclavage, *ibid.*
Droit de propriété, iv. 197
Droit de souveraineté, *ibid.*
Droit public, iv. 204
Droit de la guerre, iv. 206
Dryades, iv. 216
Dudos, (M.) ses maximes d'éducation relatives à la politesse, iii. 149 *& suiv.*

EDUCATION, moyens d'en étendre l'effet sur la vie entiere, iv. 141, 142.
Doit être dans toute la simplicité de la nature, iv. 165
Et pour un adulte toute opposée à celle d'un enfant, iii. 112
Doit être différente pour les deux sexes, iv. 12
Ecritures, (les) leur majesté, iii. 91
Emile, parvenu à l'âge de l'adolescence, iii. 108
Son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte, iii. 144 *& suiv.*
Ses manieres auprès du sexe, iii. 148
Quels avantages il recherche ou méprise, iii. 151
Vient avec son Instituteur à Paris, iv. 102
Leurs voyages, iv. 104
A quelle fin, iv. 106
Bien reçus chez le pere de Sophie, iv. 107
Commencement de ses amours, iv. 109
Va se loger avec son ami à deux lieues loin de Sophie, iv. 116
Revient chez elle, iv. 119
Lui parle & en est écouté, iv. 121 *& suiv.*
Amant déclaré, iv. 127
Donne des leçons à sa maîtresse en différens genres d'arts & de sciences, iv. 123, 130
Brouillerie entre les deux amans, & à quel sujet, iv. 132
Raccommodement, & à quel prix, iv. 133 *& suiv.*

Réprimande que lui fait la mere de Sophie, iv. 134 *& suiv.*
De quelle sorte de jalousie il sera capable, iv. 140
N'est point changé par l'amour, iv. 144
Ses différens voyages chez le pere de Sophie, iv. 144, *& suiv.*
Ses occupations, les jours qu'il ne voit point Sophie, iv. 148 *& suiv.*
Sa conduite envers les Payſans, iv. 148 *& suiv.*
Comment vaincu par Sophie à la courſe, iv. 151 *& suiv.*
Visité à l'attélier par le pere de Sophie, iv. 132
Par Sophie accompagnée de sa mere, iv. 152
Refus de s'en retourner avec elles, & par quel motif, iv. 153 *& suiv.*
Présente un enfant au baptême avec Sophie, & dans quelle occasion, iv. 160
Exhorté par son Instituteur à quitter pour un tems Sophie, iv. 161 *& suiv.*
Son trouble & son emportement, iv. 169
Obéit enfin à l'ordre qu'il reçoit de partir, iv. 174
Promesse de retour au bout de deux ans, iv. 175
Séparation, iv. 176
Instructions relatives aux voyages qu'il doit faire, iv. 188 *& suiv.*
Avec quelles connoissances il en reviendra, iv. 190
Résultat de ses observations pendant ses voyages, iv. 215,
Son retour auprès de Sophie, iv. 221
Son mariage avec elle, iv. 221
Prêt à devenir pere, iv. 231
Succede à son Instituteur, *ibid.*
Empedocle, reproche qu'il fait aux Agrigentins, iii. 166
Enclos, (Mademoiselle de l') iv. 57, 100
Enfans, leur bonne constitution dépend de celle des meres, iv. 16
Amusemens communs des enfans des deux sexes, iv. 20
Goûts propres qui les distinguent, *ibid.*
Epitaphe d'un Héros moderne, comparée à celle de Sardanapale, iii. 157
Espagnols, leur maniére de voyager, iv. 180
Etats, sens de ce mot, iv. 195
Etats de la vie, refondent souvent ceux qui les remplissent, iii. 161

Éternité, iv. 47 *n.*
Evangile, (l') sa sainteté, iii. 91
Existe, (j') première vérité connue, iii. 18
Existence, (l') des objets, de nos sensations, seconde vérité connue, iii. 19

FANATISME, iii. 100 *& suiv.*
Femelles des animaux, sans honte vis-à-vis des mâles, iv. 4
Sans desir, le besoin satisfait, *ibid.*
Leur manége en amour, *ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines especes, iv. 138
Femmes, examen des conformités & des différences de leur sexe & du nôtre, iv. 2 *& suiv.*
Hommes, & en quoi, *ibid.*
Leur destination, iv. 3
Leurs armes pour asservir l'homme, *ibid.*
Font gloire de leur foiblesse, iv. 6
Toujours femmes, relativement à leur sexe, iv. 8
Ce qu'il leur faut pour en bien remplir les fonctions, *ibid.*
Leur infidelité plus criminelle que celle de l'homme, iv. 10
Doivent mettre l'apparence même au nombre de leurs devoirs, iv 9
Plus fecondes dans les campagnes que dans les grandes Villes, & pourquoi, iv. 10
Leur éducation doit être contraire à celle de l'homme, & à quel égard, iv. 16
Et relative aux hommes, *ibid.*
Leur dépendence de l'homme, & en quoi, iv. 15
Comment renoncent à leur vocation, iv. 16
Leur plus importante qualité, iv. 26
Leur véritable ressource, iv. 29. *& suiv.*
Leur politesse, iv. 37 *ib.*
Sont plutôt adroites que fausses, iv. 55 *ib.*
Ne sont point faites pour la recherche des vérités abstraites, iv 58
Sûreté de leur goût dans les choses physiques, iii. 154
Sont les juges naturels du merite des hommes, iv. 65, 79
Furent cause, chez les Romains, des plus grandes révolutions, iv. 66
Ce qui les rend médisantes & critiques, iv. 79
Femmes à grands talens, leur charlatanerie, iv. 100
Femmes sans pudeur, plus fausses que les autres, iv. 57 *ib. n.*
Filles,

Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance, iv. 17, 21
A quelles occupations il les décide, iv. 22 *& suiv.*
Plus dociles que les garçons, *ibid.*
Plutôt intelligentes, *ibid.*
Et plutôt affectées du sentiment de la decence & de l'honnêteté, iv. 36
Ne doivent point apprendre à lire & à écrire de bonne heure, iv. 23
Mais peut-être à chiffrer avant tout, *ibid.*
Doivent être d'abord exercees à la contrainte, iv. 24
Pourquoi, iv. 26
Extrêmes en tout, *ibid.*
D'où naissent plusieurs vices particuliers aux femmes, *ibid.*
Leur babil agreable, iv. 36
Motif secret des caresses mutuelles que se font les filles devant les hommes, iv. 38
Gêne apparente qu'on leur impose, & à quelle fin, iv. 62
Moyen de les rendre vraiment sages, iv. 69
Empire qu'elles acquierent par là, iv. 70
Exemple, *ibid. n.*
Comment elevees a Sparte, iv. 18
Petites Filles, leur repugnance à lire & écrire, iv. 22
Plus rusées que les jeunes garçons, iv. 28
Exemple, *ibid.*
Soin qu'on doit avoir de les faire causer, iv. 28 *& suiv.*
Fruit qu'on en retire, iv. 39
Flogistique, iii. 23 *n.*
Fontenelle, ce qu'il disoit de la dispute sur les anciens & les modernes, iii. 159
François, connoissent peu les autres peuples, iv. 177
François & Anglois, compares par rapport aux voyages, iv. 179, 180

GALATHEE, iv. 56
Galanterie, quelle sorte de jalousie elle produit, iv. 139
Garçons, seroient mieux eleves, s'il n'y avoit point de Colleges, iv. 13
Germains, (les) leur continence, & ses effets, iii. 110
Leur respect pour les femmes, iv. 65
Goût, considerations sur le goût, iii. 151 *& suiv.*
Difference du goût des Anciens à celui des Modernes, iii. 157 *& suiv.*
Où doit être etudie, iii. 159
Gouvernement,

Gouvernement, sens de ce mot, iv. 180
Ses differentes formes, iv. 203 *& suiv.*
Celui d'un seul, le plus actif de tous, iv. 202
Regles faciles & simples pour juger de la bonte relative des Gouvernemens, iv. 209 *& suiv.*
L'esprit n'en est jamais le même pour la ville & pour la campagne, iv. 211
Grotius, cité par rapport au droit politique, iv. 190 *& suiv.*
N'a donne que de faux principes du droit de la guerre, iv. 206.

HABITUDES, l'education ordinaire n'en donne point de veritables aux enfans, ni aux jeunes gens, iv. 142
Hercule, iv. 8
Herodote, peintre des mœurs, iv. 186
Mal à propos tourné en ridicule, iv. 182
Hobbes, cité par rapport au droit politique, iv. 190 *& suiv.*
Homme, quel rang il occupe dans l'ordre des choses, iii. 33
Composé de deux substances, iii. 36, 43
Le moyen de leur union est incomprehensible, iii. 26, 62
Sa dignite, iii. 33
Elle est pour lui un motif de reconnoissance, iii. 34
Auteur du mal, iii. 41
Plaît a la femme comme plus fort qu'elle, iv. 3
Depend de la femme à son tour, & en quoi, iv. 6, 15
Sa politesse, plus officieuse que celle de la femme, iv. 37
Juge naturel du merite des femmes, iv. 79
Destiné par la nature à se contenter d'une seule, 138
Toujours le même dans chaque âge, iv. 141
Hommes, (les) injustice de leurs plaintes sur la brievete de la vie, iv. 103 *& suiv.*

IDEALISTES & Materialistes, chimere de leurs distinctions, iii. 19
Idees, comparatives & numeriques, ne sont pas des sensations, iii. 20
Abstraites, sources des plus grandes erreurs, iii. 27 *& suiv.*
De justice & d'honnêtete, par tout les mêmes, iii. 54
Acquises, distinguees des sentimens naturels, iii. 6
Idomenee, iv. 207
Imitation, source du beau dans les travaux des hommes, iii. 154
Institut, iii. 50 *n.*
Institutaur,

Inſtituteur, (l') d'Emile, confident de ſon Eleve & de Sophie, & mediateur de leurs amours, iv. 136
Se glorifie de cet emploi, iv. 127
Fait voyager Emile, le ramene a Sophie, a la conſolation de les voir mariés, vit avec eux dans le repos. Voyez *Emile & Sophie.*
Inſtituteurs ordinaires, leur trop de ſeverite vis-à-vis des jeunes filles, iv. 33
Tort qu'ils ont a l'egard de leurs eleves devenus grands, iv. 141
Jalouſie, en amour, vient de la nature, iv. 137
Preuve tiree des animaux, *ibid.*
Tient beaucoup a la puiſſance du ſexe, *ibid.*
A ſon motif dans les paſſions ſociales plutôt que dans l'inſtinct primitif, iv. 139
Jeu, reſſource d'un deſœuvre, iii. 166
Juger, differe de ſentir, & en quoi, iii. 19
N'appartient qu'a l'être actif ou intelligent, *ibid.*
Julius Camillus, iii. 30

LANGUE Françoiſe, iii. 122
Langue des ſignes. Voyez *Signes.*
Leçons, leur mauvais effet quand elles ſont triſtes, iv. 64
Legiſlation parfaite, iv. 202
Leonidas, iii. 92
Liberte, en quoi elle conſiſte, iii. 39
Son principe immateriel, *ibid.*
Pourquoi nous a ete donnee, iii. 40
Effets de ſon bon ou mauvais uſage, iii. 62, *& ſuiv.*
Liberte, terme incompatible avec celui *d'empire*, iv. 216
Et avec l'exemption des beſoins, *ibid.*
Où l'y aſpire en vain ſous la Sauvegarde des loix, iv. 218
N'eſt dans aucune forme de gouvernement, iv. 216
Mais dans le cœur de l'homme libre, *ibid.*
Livres, leur abus, iv. 147
Font negliger le livre du monde, *ibid.*
Locke, iii. 36
Quand il quitte ſon eleve, iv. 1
Loi, ſa definition eſt encore a faire, iv. 197
Lucrece, iii. 54

MAgiciens de Pharaon, iii. 74
Magiſtrat, ſens de ce mot, iv. 199, 200
Magiſtrat, trois volontes eſſentiellement differentes a diſtinguer dans ſa perſonne, iv. 201

Maîtres a danſer & a chanter, iv. 36
Marcel, Maître a danſer, iii. 147
Mariage, premiere inſtitution de la nature, iii. 12
Le plus ſaint de tous les contrats, iii. 124
Mariages, mal-aſſortis, leur cauſe, iv. 94
Mariages heureux, d'où ils dependent, iv. 94. 95. 97, 98. 100 *& ſuiv.*
Maris, cauſe de leur indifference, iv. 34
Materialiſme, ſon abſurdité, iii. 27, 36 *n.*
Materialiſtes, iii. 19
Leur raiſonnement comparé a celui d'un ſourd, iii. 37
Matiere, ſon etat naturel, iii. 22
Ne peut penſer, iii 36. *ibid. n.*
Meres, maîtreſſes de l'education de leurs filles, iv. 13
Comment elles doivent les elever, iv. 27
Quand elles peuvent les introduire dans le monde, iv. 60
Reponſe a une objection, *ibid. & ſuiv.*
Miſſionnaires, iii. 86
Monarchie, ce que c'eſt, iv. 204
Convient aux grands Etats, iv. 205. Voyez *Royaute.*
Monde, (le) peu dangereux pour une fille bien elevee, iv. 63
Montaigne, iii. 55, 143
Continence de ſon pere, iii. 110
Monteſquieu, cité, iv. 191
Moralite de nos actions, en quoi conſiſte, iii. 51, 59
Objections refutees, iv. 56, 57
Mort, ce qu'elle eſt par rapport au juſte, iii. 43, 44. iv. 169
Par rapport au mechant, iv. 169
Motte, (la) cite, & ſur quoi, iii. 158
Mouvement, n'eſt pas de l'eſſence de la matiere, iii. 22, *ibid. n.* 26
De deux ſortes, iii. 23, *& ſuiv.*
Quel chez les animaux, iii. *ibid.*
Preuve d'une premiere cauſe, iii. 25, 28

NATIONS, chacune a ſon caractere propre: iv. 179
Comment diſparoiſſent les differences nationales, iv. 181, 182
Newton, iii. 25 *& ſuiv.*
Nieuwentit, iii. 30

OMPHALE, iv. 8
Orgueil, ſes illuſions, ſource de nos plus grands maux, iv. 168
Orientaux,

Orientaux, (les) comment regardent la vie, iii. 170
Orphee, iii. 65

PAGANISME, ſes Dieux abominables, iii. 54
Paladins, connoiſſoient l'amour, iv. 67
Palais, leur inutilite, iii. 165
Leurs inconveniens, *ibid.*
Paracelſe, iii. 30
Paris, ſiege du goût, iii. 56 *& ſuiv.*
Eten du vice, iii. 179
Pariſien, en quoi ſtupide avec beaucoup d'eſprit, iv. 178
Parures, leur incommodite, iii. 167
L'education des jeunes filles eſt en ce point tout-a-fait a contre-ſens, iv. 30
Neceſſaires a certaines figures, *ibid.*
Parures ruineuſes, vanite du rang, non de la perſonne, *ibid.*
Paſſions, comment bonnes ou mauvaiſes, iv. 169
Peuple, ſens de ce mot en politique, iv. 195
Peuple, (le) pourquoi s'ennuie point. iii, 171 *& ſuiv.*
Philippe, iii. 165
Philneoclès, iv. 207
Philoſophes, iii. 14
Cauſes de la diverſite de leurs ſentimens, iii. 15
Ne prennent point interêt a la verite, *ibid.*
Leur unique objet, iii. 16
Leurs biſarres ſyſtêmes iii. 17, 31, 55
Philloſophie, ſon pouvoir relativement aux mœurs compare a celui de la religion, iii. 101 *n.*
Pierre, (Abbe de St.) cite, iv. 206
Pithagore, comment voyageoit, iv. 105
Plaiſirs, leur mort, iii. 177
Platon, ſon juſte imaginaire, iii. 91
Pourquoi dans ſa Republique donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, iv. 105
Comment voyageoit, iv. 105
Plebeyens, obtinrent le Conſulat par une femme, iv. 66
Pline, iv. 182
Plutarque, iii. 43
Polygamie, iv. 138
Politeſſe, en quoi conſiſte la veritable, iii. 149
Paſſages de M. Duclos ſur ce ſujet, *ibid. & ſuiv.*
Celle des hommes. Voyez *Hommes.*
Celle des femmes Voyez *Femmes.*
Poul Serrho, ce que c'eſt chez les Mahometans, iii. 102, *n.*

Préjuges, ne changent point les relations naturelles, iv. 67
Primeurs, leur insipidite, iv. 163
Proteſilas, iv. 207
Providence, (la) conſiderée relativement à la liberte de l'homme, iii. 39, 40
Comment juſtifiee, iii. 43
Et par rapport a quoi, iii. *ibid.*
Puiſſance, ſens de ce mot en Politique, iv. 195

Raymond Lulle, a quoi ſon art eſt bon, iv. 178 *& ſuiv.*
Regulus, iii. 56
Religion, on n'en doit point faire dans l'enſeignement un objet de triſteſſe & de gêne, iv. 41
Son pouvoir pour empêcher le mal & procurer le bien, iii. 100 *& ſuiv. n.*
Les trois principales de l'Europe, iii. 82, 83
Remords, iii. 53
Reponſe d'un vieux Gentilhomme a Louis XV, iii. 149
Reuchlin, iii. 84 *n.*
Ridicule, (le) toujours a côte de l'opinion, iii. 172
Riches, ce qu'ils ſont ordinairement, iii. 156
Ce qu'ils devroient faire pour jouir reellement de leurs richeſſes, iii. 161 *& ſuiv.*
Toujours ennuyes, *ibid.*
Quel eſt le vrai Riche, iii. 178
Royaute, ſuſceptible de partage, iv. 204
Exemples, *ibid.*
Rois, iv. 300
Rome, ſon reſpect pour les femmes, iv. 66
Sauvee par elles des mains d'un proſcrit, *ibid.*
Devenue Libre par une femme, *ibid.*
Romains, leur attention a la langue des ſignes, iii. 119

SAISONS, ne point anticiper ſur elles pour le ſervice de la table, iii. 163
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile, iv. 207
Samſon, iv. 8
Sardanapale, ſon Epitaphe, iii. 158
Sauvages, leur enfance, iii. 107
Leur adoleſcence, *ibid.*
Sceptiques, leur malheur, iii. 14
Senſations, differentes de leur cauſe ou de leur objet, iii. 19
Comment diſtinguees par l'être ſenſitif, iii. 20
Sens, dans leur uſage nous ne ſommes pas purement paſſifs, iii. 21 *& ſuiv.*

Sentiment du moi, doute sur sa nature, iii. 18
Sentiment intérieur, relativement à l'ordre sensible de l'univers, iii. 29, 49, *& suiv.*
Difficile à rappeller, iii. 66
Sentimens naturels, de deux sortes, iii. 56
Antérieurs à notre intelligence, iii. 56
Sentir, en quoi differe de juger, iii. 19
Sexes, vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes, iv. 2
En quoi sont égaux, *ibid.*
En quoi non comparables, *ibid.*
Dans leur union concourent différemment au même objet, iv. 3
De cette union naissent les plus douces loix de l'amour, iii. 8
Leurs devoirs relatifs ne peuvent avoir la même rigidité, iii. 9
Comment doit être respecté ce qui les caracterise, iii. 12
En quoi leur relation sociale admirable, iii. 39
Signes, énergie de leur langage, iii. 117, 119, *& suiv.*
Relativement à l'éducation, iii. 120, 121
Sparte, son respect pour les femmes, iv. 65
Spontanéité, iii. 23
Stoïciens, l'un de leurs bisarres paradoxes, iii. 80 *n.*
Sociétés, leur vrai lien, iii. 168
Socrate, iii. 56, 91, *& suiv.*
Solon, acte illégitime de ce Législateur, iv. 197
Sophie, compagne future d'Emile, iv. 1
Son portrait, iv. 70 *& suiv.*
Aime la parure & s'y connoît, iv. 71 *& suiv.*
Ses talens naturels, iv. 72
Ceux qu'elle a cultivés, *ibid. & suiv.*
Ses occupations domestiques, iv. 72
Entend tous les détails du ménage, iv. 73
Sa décalitesse extrême sur la propreté, *ibid.*
Doit ce défaut aux leçons de sa mere, *ibid.*
Excès qu'elle évite en ce point, iv. 74
Naturellement gourmande, puis devenu sobre, *ibid.*
Qualités de son esprit, iv. 75
Idée de son caractere, iv. 75 *& suiv.*
A de la religion & quelle, iv. 77
Aime la vertu & par quels motifs, *ibid. & suiv.*
Dévorée du seul besoin d'aimer, iv. 78
Instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre, iv. 78

A peu d'usage du monde, iv. 79
Y supplée par une politesse à elle, *ibid.*
Dédaigne les simagrées Françoises, iv. 80
Son silence & son respect, & avec quelles personnes, *ibid.*
Son ton imposant & modeste en même tems avec les jeunes gens de son âge, *ibid.*
Sa maniere de répondre aux propos galans, iv. 81
Est flattée des louanges sinceres, & d'un hommage fondé sur l'estime, *ibid.*
Discours que lui tient son pere pensant à la marier, iv. 82 *& suiv.*
Etat passé de ses pere & mere, iv. 83
Leur état actuel, *ibid.*
Heureux dans leur pauvreté, *ibid.*
Est livrée à elle même sur le choix de son époux, iv. 86
Chargée par supposition d'un tempérament ardent, *ibid.*
Contrepoids, *ibid. & suiv.*
Envoyée à la ville, & pourquoi, iv. 88
Revient chez ses parens, *ibid. & suiv.*
Sa langueur, iv. 89
Rivale d'Eucharis, iv. 91
Voit Emile & son instituteur, conduits par le hasard chez son pere, iv. 108
Croit avoir trouvé Télémaque dans Emile, iv. 109
L'écoute favorablement, iv. 122
Prend ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse iv. 128
Reçoit en différens genres d'arts & de sciences des leçons de son amant, i. 129, 130
Irrite sa passion par un peu d'inquiétude, iv. 136
Comment regle ses allarmes, iv. 140
Sa victoire sur Emile à la course, iv. 151
Accompagnée de sa mere va le voir à l'attelier, iv. 153
L'accepte pour époux, & dans qu'elle occasion, iv. 159
Présente avec lui un enfant au baptême, iv. 160
Préparée à une séparation de deux ans, iv. 174
Sa douleur muette au départ d'Emile, iv. 176
Enfin, l'épouse, iv. 221
Devient enciente, iv. 231
Souverain, sens de ce mot en Politique, iv. 195

Sujets,

Sujets, relativement au contrat ſocial; ſens de ce mot en politique, iv. 195

TACITE, cité, iv. 181
Talents, leurs bons effets, iv. 36
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire, *ibid.*
Talents agréables, trop réduits en art, iv. 34
Tarquin, iii. 119
Terraſſon, (l'Abbe) combattu, & ſur quoi, iii. 158
Thalès, comment voyageoit, iv. 105
Théâtre, (le) ce qu'on y apprend, iii. 159
A quoi mene ſon etude, iii. 160
Thermopyles, inſcription qu'on y liſoit, iii. 158
Theſpitius, ſes cinquante filles, iv. 8
Toilette, d'où vient ſon abus, iv. 31
Traſibule, iii. 119

ULYSSE, ému du chant des ſyrenes, iii. 126
Ses compagnons avilis par Circé, iv. 155
Univers, ſon harmonie demontre une intelligence ſuprême, iii. 29, 31
Veniſe, pourquoi ſon Gouvernement adoré du Peuple, iii. 118, *n.*
Vertu, (la) comparée au Prothée de la Fable, iii. 60
N'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, iv. 66
Etymologie de ce mot, iv. 165
Quelle eſt la baſe de toute vertu, *ibid.*
Ce que c'eſt que l'homme vertueux, iv. 166
Vêtemens, aiſance de ceux des anciens Grecs, iv. 19
Gêne des nôtres, *ibid. & ſuiv.*
De ceux des femmes, & ſur-tout en Angleterre, *ibid.*
Vice, ſes inconſequences, iii. 169, *& ſuiv.*
Village, moyen d'y mener une vie agreable, iii. 173
Villes, (les grandes) epuiſent un Etat, iv. 210
Violences en amour, très communes dans les antiquités Grecques & Juives, iv. 7
Plus rares de nos jours, & pourquoi, *ibid.*
Viſages, ne changent point avec les modes, iv. 30
Voyager, non en courrier, mais en voyageur, iv. 104
Agremens qu'il y a d'aller à pied, *ibid. & ſuiv.*
En *voyageant* on doit obſerver les peuples avant les choſes, iv. 184
Voyages, queſtion propoſée à ce ſujet, iv. 177

Maniere de poſer autrement la queſtion, iv. 177
Autre maniere, iv. 178, 179
Pourquoi inſtruiſent certaines gens moins que les livres, iv. 179
A quoi ſe rapporte l'inſtruction qu'on en retire, iv. 183
Ne conviennent qu'à très peu de gens & à qui, iv. 184, 185
Pris comme une partie de l'education doivent avoir leurs regles, iv. 186
Ce qui les rend infructueux à la Jeuneſſe, iv. 207
Pourquoi les jeunes gens doivent ſejourner peu dans les grandes villes, iv. 212
Voyageurs, leurs menſonges & leur mauvaiſe foi, iv. 178
But des Savans qui voyagent, iv. 184
Volſques, iv. 66

XENOCRATE, iii. 54
Xénophon, cité, iii. 158

ZENON, iii. 119

Fin de la Table.

P 3495

Library

of the

University of Toronto